

Félicité: Étude sur la poésie de Marceline Desbordes-Valmore

Montesquiou-Fézensac

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Au lecteur.

L’orthographe d’origine a été conservée et n’a pas été harmonisée, mais les erreurs clairement introduites par le typographe ou à l’impression ont été corrigées, et à quelques endroits la ponctuation a été corrigée. Les corrections indiquées dans l’Errata ont été effectuées.

Les notes de bas de page ont été renumérotées consécutivement et placées à la fin de chaque section. Les notes en marge sont placées avant le texte correspondant et marquées [note]. Le texte imprimé en gras dans l'original est marqué =texte=.

[Illustration: _Mme. Desbordes-Valmore._ _A. Devéria del._]

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

LES AUTELS PRIVILÉGIÉS

FÉLICITÉ

ÉTUDE SUR LA POËSIE DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE SUIVIE D’UN ESSAI DE CLASSIFICATION DE SES MOTIFS D’INSPIRATION

Avec un portrait de Madame VALMORE d’après DEVÉRIA

[Logo de l'Éditeur]

PARIS A. LEMERRE, ÉDITEUR 23, 31, passage Choiseul

1894

Et nul ange ici-bas n'a vengé sa douceur.

FÉLICITÉ

Dolorosa.

Elle s'occupe aussi des choses de la terre Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Victor HUGO.

AVANT-PROPOS

Les gens en parleront, n'en doutez nullement,

et

bien fou du cerveau Qui prétend contenter tout le monde et son père,

Les deux consolants conseils de La Fontaine ont répondu d'avance aux objections que je relève, comme à toutes autres objections, au reste.

Néanmoins, je veux m'efforcer de réfuter plus spécialement quelques-unes d'entre elles.

Essayons, toutefois, si par quelque manière, Nous en viendrons à bout.

J'ai tenté, en témoignage partiel d'une piété que j'espère attester plus complètement aujourd'hui, comme en manière d'une rétrospective compensation, dont plusieurs ont apprécié l'intention et goûté le contraste, de donner bien moins à ma glose qu'à une muse, de son vivant la plus infortunée, un auditoire élu de dis-

tinction intellectuelle et de noble élégance. Les malicieux en ont voulu faire une manifestation précieuse dans le fâcheux sens de ce mot, quand la présence de beaucoup de bons esprits empêchait pourtant l'équivoque de _bel esprit_ sous laquelle on n'eût pas été fâché de discréditer la réunion et de gâter la chose.

J'ai récité alors les deux premiers chapitres de l'étude qui suit, plus la troisième partie du chapitre IV. Je marque aujourd'hui d'un astérisque dans ces pages, où pas un mot n'a été changé, trois passages dont les expressions faussement ou incomplètement citées ont été relevées plaisamment, et je les livre à une critique plus attentive.

Mais, ce qu'il y eut d'un peu déroutant, pour ma bonne foi, ce fut, en même temps que le reproche d'une prononciation trop martelée,--sans doute encore insuffisante,--la soi-disant _citation_ en _italiques_ et _entre guillemets_, dans plusieurs compte-rendus, de locutions cocasses telles que «_encélesté, lavabo de pensée! superlativement liliale. Il y a une grande injustice à réparer, le mage a dit..._» dont mon texte n'a jamais porté trace.

Quant à la trop spirituelle accusation de songer à réhabiliter Loïsa Puget, d'une part--à savoir de traiter une matière comiquement rococo;--et ailleurs, d'avoir, par le choix d'un sujet, pourtant toujours ouvert--et sur lequel naturellement tout le monde avait à m'en remontrer--cherché à me parer de ce qui revenait à d'autres: il faut pourtant qu'on opte entre ces deux griefs qui s'annihilent.

Un mot pour chacun:

Nul musicien de génie qui ait, que je sache, consacré la petite metteuse en musique de tant de romances aux harmonies justement moquées. Mais les rieurs qui attendent mon panégyrique de Loïsa Puget, parce que j'ai célébré Marceline Valmore, savent-ils bien qu'il n'y a guère de rehaut ni de grâce à ne point être touché par les accents de Celle dont Michelet a écrit: «_Cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi._»

Certes, j'ai voulu, moins révéler certaines parties de l'œuvre que relever toute la figure, un peu brumeuse et oubliée, quoi qu'on en puisse dire, entre les buissons de ses poësies enchevêtrées de lierres et de lianes, de clématites et de chèvre-feuilles, de vignes vierges et de viornes, ainsi qu'une Belle-au-bois-dormant du rêve attendant le réveil de quelque songeur épris de son silence harmonieux, de son souffle et de son soupir.

Mais, ce que j'ai aussi souhaité, c'est de rafraîchir les fleurs et les palmes d'illustres ex-votos spontanés, entrelacés autour du souvenir de Marceline Desbordes-Valmore, par tant de mains généreuses; c'est de faire revivre l'encre mystérieuse et sympathique des litanies de la glorieuse admiration et de l'estime impérissable signées de noms prestigieux ou sublimes.

Une lecture entière de cet essai, pour ceux qui ont souci d'autre chose que de chicanes taquines, renseignera sur ma tentative et sur son dessein. J'ose espérer qu'ils ne seront pas reconnus vains, mais me donneront droit d'inscrire mon nom au-dessous de nobles commentateurs, dont le plus récent fut M. Verlaine, parmi ceux qui ont promené au moins un fil et projeté une lueur entre les beautés emmêlées de touffus bosquets, de bouquets diffus.

R. M. F.

Versailles, Janvier 1894.

... _relisant à froid ces pages... Je pensais que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits; mais aussi, je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours._

C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par dessus ce qu'il y a de puéril et d'exagéré dans l'inspiration, aux yeux des gens froids.

ALFRED DE VIGNY

A LA MÉMOIRE DE MA BELLE-SŒUR

PAULINE DE SINETY

COMTESSE GONTRAN DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

Je redis vos vers, Marceline, Harpe plaintive et cristalline, Le cœur ému, les yeux en pleurs. _Je les dédie à vous_, Pauline, A vous, sa compagne en douleurs![1]

R. M. F.

[1] Vers transposés de Brizeux.]

PROLOGUE

Je voudrais dire à mon tour, et, s'il se peut, plus synthétiquement qu'il n'a été fait jusqu'ici, une poëtesse admirable, en-

semble merveilleuse et sublime, la Sapphô chrétienne, Marceline Desbordes-Valmore.

Pas un de nous en qui ces musicales syllabes, cristallines comme le son d'un harmonica, ne résonnent familièrement. A tous, notre mémoire d'enfant signe de ce nom

Un tout petit enfant s'en allait à l'école…

et tels autres menus poëmes appropriés, dont se désennuyait notre étude, car

Le maître est tout noir…

Le doux nom estampille encore pour tous quelques romances où notre adolescence s'égaya, et qui font sourire. Puis c'est tout. Peu se doutent que le gentil nom est celui de la poëtesse admirable, ensemble merveilleuse et sublime, la Sapphô chrétienne. Et c'est vraiment pour quelques-uns seulement qu'il commence de se nimber du halo d'une auréole qui est une aurore non qui se _révèle_, mais qui se _relève_.

Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

Le sublime vers de Vigny, prélude pour celle dont la renommée, entre toutes, a ceci d'étrange, qu'appréciée à sa vraie valeur par les plus illustres de ses contemporains, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, Dumas, Sainte-Beuve qui se faisaient honneur de son amitié, traitée à peu près dignement par la postérité banale qui consacre d'un nom de rue, sa vraie gloire est, jusqu'à ce jour, fermée ainsi que fut son âme, et pourtant, comme elle, toute pleine de ferveurs en puissance, de clartés latentes, et de virtuelles vertus.

Appliqué depuis déjà des ans à tenter d'en fomenter l'éclat, il m'eût été douloureux de n'être pas des premiers de cette seconde période à divulguer nettement la bonne nouvelle dont se sont déjà plus ou moins brièvement et secrètement réjouis, après les maîtres dont je parlais tout à l'heure, Gautier, Baudelaire, Banville, Barbey d'Aurevilly et M. Verlaine.

Pour cela, je suis venu à vous aujourd'hui, et vous demande de me suivre à travers cet exquis calvaire, ce douloureux et délicieux dédale, où les propres vers de Marceline, délicatement parfilés, nous serviront de fil conducteur en même temps que de sympathique lien.

I

*

On remet un jour à Hugo,--selon une anecdote plus ou moins véridique--une lettre adressée _Au plus grand Poëte de France_. Il la fait porter chez Lamartine, qui la retourne au premier.--«Nul ne saura jamais, aurait ajouté Vigny, lequel des deux s'est décidé à l'ouvrir.»

Que la suscription ait revêtu: _Au plus mystique_, c'était lui-même; au plus _plastique_, Gautier; au plus _précordial_, VALMORE.

Il y a dans une des pièces du poëte qui nous occupe, un vers, surtout un verbe, très simple, dont je ne retrouve nulle part ailleurs l'émouvante affixe et le significatif figuré:

Beaux innocents morts à minuit _Desserrez_ mon cœur qui me nuit.

Le cœur serré n'est que trop connu: cette étrange étreinte intérieure d'anxiété angoisseuse et froissante. Il s'agissait de _desserrer_ cela, dénouer, délacer ce vêtement invisible et subcostal ⁕ immatériel et pourtant si réel, qui appuie et qui nuit.

C'est la propre action des poësies de madame Valmore; de cette main mystérieuse et incorporelle qui s'immisce à travers l'âme qu'elle surprend et apaise, pour aller plus avant, _descendit ad inferos_, desserrer le cœur qui nuit.

Le seul mythe de Parsifal, la seule minute où le regard de la Sainte Lance, miraculeusement assainit, retire de leur cauchemar d'angoisse et palpitation d'arrachement la tête et le cœur d'Amfortas, le noble prêtre qui a péché (et que Madame Valmore paraît avoir prévu dans ces deux vers:

Alors posant ma main où la douleur s'élance Je ressentis au cœur comme un grand coup de lance!)

peuvent équivaloir au réveil désenfiévré qui suit une pleine lecture tardive de cette poësie. On passe la main sur son front, d'un geste d'habitude, pour en chasser un nuage qui n'y est plus. On la porte à son flanc pour assagir sa plaie, et, comme Sainte-Élisabeth, on ne rencontre plus, sous son manteau, qu'un bouquet de roses…

Quel doux ravissement se glisse entre mes larmes; Quelle main me caresse et s'arrête à mon cœur?

Alors, ainsi que le Pur-Simple, cœur desserré sous l'onde baptismale, on murmure: «D'où vient que tout me semble si bel au-

jourd'hui?...»--C'est qu'en ce jour quelqu'un a pâti pour toi. Car, seule, la passion peut racheter la souffrance; et l'hostie blanche, la pure colombe a rougi, pleuré, saigné. Car il y a vraiment d'un christ féminin dans cette sainte femme

Dont nul ange ici bas n'a vengé la douceur.

⁂

J'ai dit lecture tardive. Oui. Les éditions éparpillées et incomplètes sinon interdirent, du moins entravèrent longtemps le _vol d'oiseau_ sur cette œuvre. Les trois volumes de M. Lemerre permettent aujourd'hui[2] de diviser tour à tour et recomposer une grande partie du faisceau lumineux pour se délecter du détail ou se réjouir de l'ensemble.

Il y avait encore cet inéluctable silence qui succède aux oraisons funèbres, où se restreint presqu'intégralement encore le formulaire de la poëtesse. Baudelaire, pourtant son plus subtil bien que bref panégyriste, apparaît visiblement gêné par ce manque de cohésion dans la gerbe des recueils. Nul doute que son bel article n'eût étendu ses accents, élargi ses accords sous la révélation plus tard totalement proférée; à l'effluve surtout de ce recueil posthume qui résume l'essence du flacon, la quintessence de l'essence.

Enfin, et de par la loi du _suranné_ qui n'est déjà plus le _démodé_, et cependant pas l'ancien encore, mais bien la chrysalide à travers laquelle l'un devient l'autre,--entre notre génération et celle qui tenait encore à la contemporaine par le _de visu_, voltigeait ce prestige fané d'époque, ce brin un peu risible de coiffure en _couette_, par-dessus l'attitude _troubadouresque_ et _dessus de pendule_, l'écho de «_ce petit côté secret qui rend popu-

laire, ce presque rien qui fait tache_[3]» et grâce auquel notre mémoire d'enfant nous donnait la dame pour à peu près connue. Une résonnance de tous ces pianos mentionnés par Sainte-Beuve, et sur lesquels s'est transposé et _tapoté_ le plus chantant de la _lyre_ du poëte, tandis que le silence en retient encore les traits les plus fulgurants et les plus suaves soupirs. Une odeur de _Quel est ce gant rose--qui n'est pas le mien_, invétérée en une récurrence, et longtemps empêchant de croire que s'y pût loger la main dont s'étancheraient nos douleurs.

Oui, ces _romances_ où des beautés sont souvent recélées, et dont, ailleurs, l'inconscient comique aboutit à quelque chose de touchant comme la demi-lyre de la gravure de Monziès, cet élément _Pauline Duchambge_, ce bout d'écharpe envolée dont les biographes entortillent le sujet trop complaisamment, n'ont plus qu'un intérêt parasite et documentaire; et la prétentieuse brume en fond au feu de ce qu'elle abrite et qui les habite; et le ruban de Desbordes-Valmore s'en ira rejoindre le turban de Staël, les cornettes de Sévigné, les bandeaux de Sand et les bandelettes de Sapphô, dans ce ⁕ vestiaire des siècles où les atours s'évanouissent, pour laisser s'épanouir, hors du temps, la beauté nue.

[2] Depuis 1886.

[3] Baudelaire.

⁕⁕

Elle «_résout la sécheresse du cœur_», Michelet l'a dit, qui, seul, a légué les formules vraiment caractéristiques de ce doux-amer génie. Elles flottent par-dessus toutes autres paraphrases et surnagent ainsi qu'une arche par un déluge, ou tout au moins

comme le manuscrit de Camoëns pouvait reluire au-dessus du flot.

Les voici. C'est avec celle sur «_le don des larmes, ce don qui perce la pierre_», trois autres encore: «_Le sublime est votre nature._»--«_Mon cœur est plein d'elle. L'autre jour en voyant Orphée, elle m'est revenue avec une force extraordinaire, et toute cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi._»--Enfin: «_Je ne l'ai connue qu'âgée, mais plus émue que jamais; troublée de sa fin prochaine, et, on aurait pu le dire, ivre de mort et d'amour!_»

Ces quatre paroles constituent l'évangile de Madame Valmore. Quoi qu'on puisse écrire d'elle désormais, ne saurait que graviter autour de cette quadruple épigraphe succincte, synthétique, suggestive.

Tous ceux qui abordent cette mémoire et en tirent du relief sans lui pouvoir ajouter de lustre (car la seule donnée en illumine l'interlocuteur de son approche d'arche sainte), brassent la légende en quatre versets, sans paraître se douter du dessous qu'ils infligent, de ce fait même, à leurs variations et à leurs trilles.

Au reste, du contingent biographique où se recrutent à peu près ordinairement ces appendices, devrait-on même user? La grille du tombeau n'a-t-elle pas droit de suture immédiate au mur de la vie privée? L'amalgame de la personne double de l'artiste et de l'être représente un des plus déplorables postulats et l'une des plus fâcheuses exigences du public sur le mage. Les parterres insuffisamment renseignés et attentifs qui ne sauraient l'aller chercher là qu'il réside uniquement, à savoir dans l'_Œuvre_, exigent néanmoins (et d'autant plus!) de le toucher, sans

l'atteindre, par la frange de son manteau, et, mieux encore, par l'ouverture de ses plaies, où quelque secret espoir de faire expier le mérite de l'_esprit prompt_, met en quête d'une tare de _la chair faible_…

Mais, pour nous autres, à vrai dire, qui avons démêlé, ressenti, goûté tout le parfum dans l'extrait, toute la griserie dans la liqueur, peu nous chalent des pétales froissés ou des baies flétries; plutôt nous craindrions volontiers d'amoindrir notre extase par d'inopportuns contrôles, de rétrospectifs examens sur une grappe tarie ou une fleur séchée.

Bien mieux, nous tiendrions de celui qu'importunent ces bravos adressés au gosier de l'interprète plutôt qu'à la sonorité éparse de son chant, et qui se recule et recueille au fond de la loge, craintif de voir attribuer le charme qui l'enchaîne encore à quelque vieux visage de ténor teint ou de cantatrice déteinte.

Les métiers, d'où vers nous chatoient les joyeuses aunes des tissus fleuris, ne sauraient se démonter qu'en bois et cordes. N'est-il pas plus sage d'oublier canuts et tisserands pour voir courir des rinceaux sur des fonds, revoir rêver des oiseaux entre leurs branchages brochés, suivre revivre et s'iriser des iris sur de la soie?

⁂

C'est elle seule la douloureuse Félicité qu'il sied interroger sur elle-même. A cette confession surtout, à cette autoconfrontation vraiment nous aident les biographies. Sachons-en gré, rendons grâces. Le plus clair de l'éloge de Sainte-Beuve ne consiste et réside-t-il pas en ces extraits de lettres où reluisent tant de familières splendeurs?

Le meilleur et le pire de ces aveux, le plus _sui generis_ du type, le plus ⁕ _artésiennement_ explicatif et révélateur de ce moi, c'est bien cette profession de foi de son arcane poëtique: «_A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant_ PARCE QUE MA VOIX ME FAISAIT PLEURER; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion».

Hélas! nul ne s'est encore trouvé, parmi les indiscrets, pour nous révéler l'«homme d'un talent immense», le «fauteur de ces peines profondes...»

. . . . . .

La vraie Valmore à édifier et déifier est une Valmore de vers, de ses vers groupés à l'entour de son nom en la délicate élite et la délicieuse prédilection d'une dédicace réversible. La citation est ardue en ces textes. Nuls autant ne menacent de la rendre envahissante; puisque le _il faudrait tout citer_ de cliché immémorial est ici la vérité même. Telles pièces sont plus parfaites, plus délibérément réussies, mais qu'on n'oserait guère déclarer plus que d'autres adéquates à leur visée, mieux moulées sur nature. Fût-ce les trop célèbres _romances_, plusieurs drôlement datées et démodées et pour lesquelles l'indulgence tourne presque à du goût. «Dans Shakspeare, j'admire tout comme une brute,» fait un dire célèbre de Victor Hugo. Dans Valmore, faudrait-il varier, j'aime tout comme une âme; d'amant? non, d'enfant. Et c'est à noter que toutes les gloses meilleures ou pires exercées sur cette mémoire, en tirent la même fascination de mise en présence de leur âme enfantine et juvénile, de leurs «jeunes annales».

Ah! qui n'a souhaité redevenir enfant? . . . . . Là de la vague enfance un regret qui sommeille Dans les fleurs du passé vaguement se réveille; Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui! On tend les bras, on pleure en passant devant lui.[4]

Quels doigts au velouté de pistils, quelle âme à l'haleine de calice--non de quelle Fille-Fleur, à la façon de Wagner, mais de quelle Fleur-Flamme et Fleur-Femme s'approprieraient à ce précieux labeur? Combien d'heures enchanteressement passées à parfiler brin à brin, ligne par ligne, l'étoffe de cette poësie, pour en isoler les fils les mieux aimés, les plus émus. Voilà de ces travaux auxquels il est plus suave de penser que, risquer, sage. Et quel autre qu'un immatériel Ariel oserait songer à parfaire un pastel avec du pollen récolté ou de la poudre d'aile de papillon prélevée?--Et puis la grosse besogne des heures nous réclame. Puissions-nous, une fois, nous abstraire assez idéalement pour volatiliser ce sublimé, que, nul autre jour, notre âme ne saurait se doser à l'état d'exquise transparence qu'exigent ce choix imponderable, cet impalpable tri.

Le moins massivement possible, une heure, nous tenterons d'offrir une épreuve de cette mellification artiste. Mais il faudrait pour y exceller ou même atteindre, toute la courte vie d'une géniale jeune fille marquée à l'aube comme un fruit touché et dont résorberait toute la sève immaturée d'un talent condamné, cette filiale tâche de tendresse, sans rien des odieux _extraits_; plutôt une de ces versicolores et vétilleuses couronnes que tresse un Breughel des plus larges et menues flores doctement entremélangées autour d'un médaillon de madone.

Quelque chose de tendre y languissait; du lierre Y tenait doucement la vierge prisonnière.

[4] Ailleurs:

Oui partout où je marche une voix me rappelle, Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur… Voix qui trouble et se plaint de l'enfant infidèle Dont le sort se fit triste en cherchant le bonheur.

II

*

L'impression qui succède à celle que je viens de dire (à savoir notre rachat par cette souffrance, notre rafraîchissement par cette brûlure, notre apaisement par cette ardeur), c'est une impression d'immersion, puis de submersion. Nous sommes noyés d'efflorescences et d'effluves, de sourires, de soupirs et de souvenirs. C'est à cet assaut par une tempête de feux et de pleurs qu'il faut sans doute attribuer l'air d'incomplet et de vague même des meilleurs essais autour de cette œuvre. Études sous forme d'articles, reprises avec ardeur, puis qu'on dirait rebutées, et qui ont de la lutte des barques contre une mer démontée, une phosphorescente mer faite de larmes et de flammes.

Après bien des reprises, je vous livre la ruse dont j'usai pour essayer de vaincre cette tempête, en enfermer dans mes outres les ouragans et les caresses, les bises et les brises pour les y retrouver à loisir, vous les distiller et vous les dire. Puisse, au nom de cet inestimable bienfait, le subterfuge ne pas vous paraître puéril, si le service vous est tant soit peu rendu.

Au cours de mes promenades et mes rêveries entre les mystérieux _bocages du sentiment_, de ces volumes, ainsi que les nomme prestigieusement Baudelaire, il me sembla pourtant finir par en démêler le méandre. Et ce ne fut pas sans exultation qu'en ayant tracé et dressé le plan, je le vis subdivisé en autant de charmilles et de chapelles qu'en avait taillées et ciselées notre poëtesse; et que j'en fis et y fis tour à tour rentrer son multiforme génie ainsi qu'il arriva à ce Protée du conte Oriental qui se réintégra en sa fiole.

Mais si ce livre est bocage, il est aussi buisson ardent. Océan ou forêt l'amour y brûle et roule

L'amour, ce ciment des âmes . . . . . .

Amour, divin rôdeur glissant entre les âmes

suivant ses appellations mêmes.

Promise aux profondes amours selon son expression propre, l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore est un _Univers d'Amour_.

Il est doux d'être aimé, cette croyance intime Donne à tout on ne sait quel air d'enchantement. . . . . .

Ne vous étonnez pas en recevant la vie, De tout ce qu'elle offrait, je n'ai vu que l'amour, Mon cœur le respirait avec l'air et le jour...

Amour, hâtons-nous de le dire, et que là est le neuf et le merveilleux, d'autant plus passionné qu'il est plus pur.

Chaque écrivain, nous dit en substance Madame Valmore dans une de ses lettres, prodigue souvent à son insu un vocable

qui, de par son intensité et sa fréquence, révèle et trahit son auteur: «Madame Sand en a un comme cela: _étreindre!_»--Le mot de Marceline, ne serait-il pas _innocence_?

J'ai soif de sommeil, d'innocence, ...

N'entendra-t-elle plus mon passé d'innocence Comme un oiseau sans fiel plaider avec son cœur? . . . . . .

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer Rends-nous notre innocence ou laisse-nous pleurer! . . . . . .

Beau fantôme de l'innocence Vêtu de fleurs

Innocence! Innocence! éternité rêvée Au bout des temps de pleurs serez-vous retrouvée? Êtes-vous ma maison que je ne puis rouvrir? Ma mère, est-ce la mort? Je voudrais bien mourir. . . . . .

Inexplicable cœur, énigme de toi-même, Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime, Ennemi du repos, amant de la douleur, Que tu me fais de mal, inexplicable cœur!

Cœur du cœur, l'expression qui lui est commune avec Shakspeare, et qui la mène à l'amour de l'amour comme pour redoubler sa tendresse, fournit ce vers à madame Valmore quand elle parle de son enfant:

Oh! que vous me manquiez, jeune âme de mon âme!

Donc _Amour sous forme sextuple: Amoureux, amical, filial et maternel, charitable et divin_. Ajoutez _l'amour de la nature_, et _l'amour prorogé au delà du trépas_, vous aurez les six divisions sous lesquelles m'ont paru pouvoir se ranger toutes les phases de

cette âme incoërcible, les phrases de cette œuvre vagabonde. A savoir: AMOUR, TENDRESSE-TRISTESSE, MATERNITÉ, FOI, NATURE, ÉTERNITÉ.[5]

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes.

Entre toutes séductions, celle du regard fascinait Marceline. Ses propres larmes et celles qu'elle consolait diamantaient sa vie.

Le son de la voix la captivait aussi.

Les _Yeux et les pleurs_ et _la Voix_ subdivisent donc naturellement cette grande division de l'amoureux amour.

TENDRESSE-TRISTESSE enferme _Prisons et Exils_, les deux misères qui l'apitoyaient le plus éloquemment, et qu'elle a le mieux pleurées.--_Ipsa_ contient ce qui semble le plus avoir trait à la personne même de l'artiste.

MATERNITÉ, c'est la mutuelle réversibilité de ce sentiment double, ascendant et descendant au cours comme au décours de ses _jeunes annales_: celles où elle joue le rôle de l'enfant; et d'autres où elle porte elle-même la croix de la Mère Douloureuse.

Nulle avant elle, nulle après elle, comme elle, n'aura dit et ne dira cet incessant échange, ne fera frôler et gravir en ses deux sens l'échelle de Jacob de l'amour successivement filial et maternel par les ailes de tant d'expressions ingénieuses, caressantes et pures, pour parler tour à tour de celle qu'elle nomme divinement

Ma tige maternelle enlacée à ma vie!

et de ceux qu'elle appelle non moins célestialement

Un enfant! un enfant! O seule âme de l'âme! Palme pure attachée au malheur d'être femme. Éloquent défenseur de notre humilité Fruit chaste et glorieux de la maternité. . . . . .

C'est notre âme en dehors en robe d'innocence. . . . . .

De la foi des époux sentinelle sans armes, Visible battement de deux cœurs dans un cœur! . . . . . .

Image de Jésus qui se penche vers nous Pour relever sa mère humble et née à genoux.

Oui le bréviaire de l'amour filial est révolu. Nous la devons à Valmore cette

Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur.

Il semble, entre ces autobiographies d'une enfance indéfiniment évoquée, il semble que ce menu tableau lumineux de résurgence des jours premiers dont on dit qu'il apparaît au noyé près de s'engloutir, se découpe incessamment pour notre poëte toujours prêt à sombrer, et charitablement l'isole des circonvolutions poignantes, le fascine et tire hors de soi. C'est le magique miroir où la Belle revoyait le foyer quitté du fond du royaume de la Bête.

Parle-moi, je t'écoute, éloquent souvenir. Qui ne s'est détourné d'un trompeur avenir Pour chercher dans le fond de son âme attendrie, Tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie? Ce tableau vague et doux qui repose les yeux, Qui nous rend l'innocence et le pardon des cieux.

Ce vocabulaire, y peut-on ajouter? J'ose dire qu'on ne saurait l'égaler. En tout cas, le surpasser, jamais. Centre de ce double courant de passion entre ses propres enfants et cette mère dont le souvenir, parmi cent apostrophes qui font sursauter, lui dicte cette pièce: _Quand je pense à ma mère_, elle-même pieuse fille et «pâle couveuse d'immobiles tourments,» ainsi qu'elle se qualifie, elle polarise tous les rayons de la maternité et de la _filialité_, passez-moi ce terme.

Ces apostrophes, en voici:

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme, Un baiser qui jamais ne dit non ni demain. . . . . .

Quand elle m'avait dit: Vous êtes mon enfant! Le ciel, c'était mon cœur à jour et triomphant. . . . . .

Comme le rossignol qui meurt de mélodie Souffle sur son enfant sa tendre maladie, Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu, Me raconta son âme et me souffla son Dieu.

Enfin, ce passage qui rappelle et regrette les sépultures disposées jadis au pourtour extérieur des églises:

C'était beau d'enfermer dans une même enceinte La poussière animée et la poussière éteinte. C'était doux, dans les fleurs éparses au saint lieu, _De respirer son père en visitant son Dieu_.

Quant à l'éloquence de sa maternité propre, je ne crois pas qu'on ait jamais parlé avec cette _nostalgie des entrailles_.

Jugez-en plutôt. Récemment mère, elle se plaint de ne plus faire corps avec son nouveau-né.

J’aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau! . . . . . Et j’allais au soleil couchant sécher mes pleurs Pour te rendre suave et pur comme les fleurs.

Et enfin, peut-être le vers d’imagination, de sensibilité et de formule, le plus curieux de toute l’œuvre:

Car, si près que tu sois, l’air circule entre nous!

FOI

La foi, c’est l’haleine des anges, C’est l’amour _sans flammes étranges_!

C’est l’amour, toujours dévorant, mais transposé et sublimé, qui fait trouver à la muse devenue ange pour l’absorption finale, la résorption rédemptrice de sa terrestre passion contrainte dans le foyer de la ferveur éternelle, des images comparables aux seules Dantesques descriptions du paradis--mais avec moins de blancheur.

Seigneur! Qui n’a cherché votre amour dans l’amour? . . . . . .

Comme un oiseau s’enfuit, je m’en vais dans l’espace Chercher l’immense amour où mon cœur s’abreuva...

et par les plus touchantes variantes de charité et de prière, de croyances et de sentiments, atteindre, en même temps que Dieu même, les plus fluides matérialisations de la pensée et du langage.

Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère Et que vous possédez tout ce que j’ai perdu.

NATURE, c'est l'amour--je dirais volontiers _atmosphérique_, tant le poëte y fait entrer de parcelles vivantes et vibrantes du Cosmos--de tout ce qui l'entoure, et tant son art spontané met de passion dans ses paysages, comme tout à l'heure il mêlait et fondait de chaleur et de lumière dans sa tendresse qui lui faisait s'écrier:

C'était un jour de charité divine Où, dans l'air bleu, l'éternité chemine. . . . . _C'était partout comme un baiser de mère!_

Les deux aires de ce naturel amour sont l'_Amour des fleurs_.

A quelque chère idole en tous temps asservie, Je tombais à genoux pour adorer des fleurs, ... _Il semble que les fleurs alimentent ma vie._

Et l'_Amour de l'eau_, dont je ne crains pas de dire qu'il pourrait bien être solidaire du goût de cette tendre femme pour les larmes, si j'en crois ce mystérieux vers.

Et dans les flots du moins _mes larmes se perdront_

et ces autres:

Enfant, l'onde est molle et pure _Mais elle a soif de nos pleurs_.

que je rapproche de celui-ci, de Vigny:

Penche sa tête pâle et pleure sur la mer!

L'amour de l'eau déjà attribué à plusieurs poëtes par Victor Hugo, dans ce joli distique:

Georges Sand a la Gargilesse Comme Horace avait l'Anio.

L'eau où Marceline voit se réverbérer tous ses âges dans cette Scarpe qui lui était, comme à Brizeux, son Ellé. L'eau où nous lirons avec elle, et sous mille formes

Son visage étoilé dans les cercles humides Parsemant leurs clartés de sourires limpides...

L'onde enfin d'où découle son _rythme_.

Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime

auquel ne peut plus succéder que l'_amour du silence_, sa suprême passion:[6]

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie! . . . . . .

Couvrez-moi de silence...

Ce silence qui nous mène à la dernière de ces divisions, si vous le voulez, factices, mais, certes point arbitraires: _la mort_, disons mieux: l'ÉTERNITÉ puisque c'est sous ce consolant aspect qu'apparaissent à Madame Valmore tant de tombes qu'elle a mélodiquement enguirlandées.

Mais plusieurs sont absents, et leur nom sous des fleurs. . . . . .

Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs. . . . . .

On verra, par mes soins quelque feuille de lierre De son étroit asyle embrasser le contour. . . . . .

Depuis j'allai m'asseoir aux tombes délaissées. Leur tranquille silence éveillait mes pensées, Y cueillir une fleur me semblait un

larcin. . . . . .

L'homme revient seul où son cœur le ramène. Où les vieux tombeaux l'attirent pour pleurer.

«_Abîme à franchir seule!_» cette définition en commun, cette fois, avec Pascal,

..... porte ces mots à sa douleur brûlante: Viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux!

et la mort qui couronne son œuvre de vie, comme elle couronne toute vie, n'apparaît jamais hideuse à notre poëte, mais toujours fleurie et touchante, puisqu'elle lui rouvre tous les paradis pleins de ses anges envolés. Tous les êtres aimés, sans oublier l'_être aimé_, voire à commencer par lui (selon une magnifique interpellation: _Croyance_); «Albertine, âme en fleur!» et d'autres amies de jadis; et cette noble _tige maternelle, enlacée_, cette fois à l'éternité, auprès de ces enfants enfuis:

Car vous aurez, un jour, une joie immortelle Et vos petits enfants souriront dans vos bras. . . . . .

Non, jamais rien de plus sereinement _détaché_, de plus véritablement et vénérablement _sur le seuil_, et déjà presque _au-delà_, n'a su se proférer pour nous parler de la mort, avec ce que j'appellerai une pareille _liberté d'allures mortelles_; nous apprivoiser avec cette «_cueilleuse d'âmes_» qui

Ne les moissonne pas pour en tuer les flammes, Mais pour les délivrer de leur lourd vêtement, Comme on ôte le sable où dort le diamant. . . . . .

Tous mes étonnements sont finis sur la terre Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère Que la pudique mort a seule osé cueillir. . . . . .

Béni soit Dieu puisqu'après la tourmente, Réalisant nos rêves éperdus Vient des humains l'infatigable amante Pour démêler les fuseaux confondus. Fidèle mort, si simple, si savante, Si favorable au souffrant qui s'endort, Me cherchez-vous, je suis votre servante: Dans vos bras nus, l'âme est plus libre encor.

[5] Madame Valmore, dans son Recueil posthume (ou peut-être son éditeur) a rangé elle-même ses poësies sous des appellations similaires, mais sans beaucoup de suite.

[6] Silence qu'elle ne veut même plus rompre par l'écriture: «_n'écris pas!_»

III

*

Ainsi catégorisés les termes d'association de ces divers sujets d'inspiration, il nous sera utile--et plus facile de grouper les rythmes dont le poëte les revêtit. Jamais de poëme à forme fixe. Muse bien trop débordante, déchaînée avec résignation mais tumultueuse et torrentueuse--pour se ranger à si étroites digues, la muse à la fois digne et familière qui ose risquer cette déclaration à la Vierge:

Cet amour des amours qui m'isole en ce lieu, Ce fut le vôtre; _eh bien: parlez-en donc à Dieu_.

Je distingue une première sorte ou famille de pièces, divisées en strophes, le plus souvent de quatre hexamètres (quelquefois plus; rarement de distiques). Pièces d'ordinaire peu étendues, mais d'allure large, sans doute les plus parfaites, presque en forme de menu poëme à forme fixe pour soi, et pleines à leur manière de l'immortelle vibration du

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine

de Victor Hugo; sans le charme ou le discrédit que confèrent à d'autres pièces, des passades de rythmes non suivis, de vers irréguliers entrecoupés fortuitement, bizarrement, dithyrambiquement.

A cette première famille ressortissent _La vie et la mort du ramier_, _Renoncement_, _La couronne effeuillée_, etc., etc.; et de plus longues, _Le mal du pays_, _Tristesse_, _Départ de Lyon_, etc.[7] J'énumère les titres des principales pièces englobées par chacun de ces groupements, dans une note dont la nomenclature n'offrirait point ici d'intérêt, outre que l'auteur n'excelle point aux intitulés. Les siens (loin de cet art du titre qui nous semble devoir être fait d'un mot synthétique, jamais renouvelé au cours de la pièce qu'il désigne), les siens, dis-je, sauf parfois quelque douce ingéniosité telle que le _Soleil des morts_ pour la Lune--ne contiennent que l'appel ou le rappel du sujet, sans dédaigner _Simple Histoire_ ni même _Merci mon Dieu!_ La croix de ma mère--qui n'y est point--s'y fût-elle rencontrée, qu'on en eût presque pu rapporter la vieille _trouvaille_ à cette loi foi de Baudelaire: «Beauté du lieu commun.» Car n'est-ce pas

du fait de cette beauté trop prisée que le lieu commun est devenu tel; mais qu'il porte en soi la force ou le charme de vaincre cette période de profanation, et le voilà promu _lieu éternel_.

La strophe large, abdiquant l'hexamètre, s'allège et se familiarise, comme dans _l'Élégie à Pauline Duchambge_. Et c'est alors une autre veine où la précieuse élégance des ÉMAUX ET CAMÉES, comme dans _Un arc de triomphe_, s'allie au virtuose esprit des RUES ET DES BOIS pour procréer un second groupe, dépendant du premier, qu'il égaie et subtilise[8]. Un troisième naît du mélange de l'hexamètre et de vers plus légers, toujours également disposés dans des strophes régulières. C'est _Un billet de femme_, le _Soleil lointain_; mais cette forme sert tout aussi souvent des poëmes de la seconde famille[9].

Joignez-y les pièces en hexamètres[10] non divisées en strophes (_Avant toi_, _La Fleur d'eau_, _L'Augure_, etc.), et enfin celles où se faufile, puis se glisse et s'irrue le vers irrégulier, quelquefois un seul dans toute une longue pièce, comme dans _La Maison de ma Mère_, _A mes Sœurs_, _Au Poëte prolétaire_, et ce sera (surtout de par ces dernières, les plus nombreuses),[11] la famille complète des poëmes plus ou moins descriptifs.

Voici ce que, dans une étude précédente abandonnée, me suggéraient ces entraînants _irréguliers_ employés par Madame Desbordes-Valmore, avec, en une verve différente, un bonheur parfois égal à celui de La Fontaine: «Un réseau de poëmes moins ordonnés, mais dont les beautés partielles sont peut-être les plus _ad imaginem_ de cette âme. Quand il est bien frappé un vers de cette _lyre_, suivant la banale expression, cette fois ennoblie, est si intense qu'il se suffit à lui-même, et, presque ne pourrait

qu'être gêné par le voisinage d'un aussi puissant. Il y aurait superfétation, étouffement, comme sur de ces orangers replets et redondants qui ressemblent à de vastes boules de senteurs, encombrés, presque incommodés qu'ils peuvent être à la fois par plusieurs sortes et règnes de végétation et de poussée: feuilles, fleurs, fruits nouveaux--et jusqu'à des fruits de deux ans s'assurant plus de suavité et de saveur d'un second retour de sève!

Cette clairière de poëmes moins touffus, plus aérés par l'étirement _ad libitum_ de la pièce, parfois le vers libre intromis avec une aisance qui, chez tout autre serait licence, mais ouvre là visiblement comme une prise d'air pour une poitrine oppressée, c'est le vrai champ d'évolution, la vraie aire de Valmore. Pas de dilettantisme exquis comme de l'y voir et suivre volter, voler, virevolter, courir, sourire, mourir... et se reprendre tout innocemment, inconsciemment, inconsidérément, d'enrythmie native et d'ingéniosité ingénue, d'où ses compositions héritent de ce galbe unique de complication naturelle et de simplicité si précieuse.

C'est là que sur la piste infailliblement originale jusqu'en la banalité, et captivante même en la niaiserie, éclatent avec plus de miracle, se détachent et s'isolent de ses prouesses consacrées _inégalables_ par l'arbitre de ces tournois comme le scrutateur accompli de tous les creusets d'esthétique théorique: j'ai nommé Charles Baudelaire.»

La deuxième famille est toute chantante: _ode_ ou _cantique_, _berceuse_ ou _romance_. L'auteur y englobait modestement toute son œuvre: «_Quelques chansons méritent-elles que l'on s'occupe de moi et que l'on m'admette au livre de la science? _»

L'_Ode_, c'est _Au soleil_, _Au Christ_, _Chant des Mères_, les _Oiseaux_, etc. Le _Cantique_, c'est _Prière des orphelins_, _les Enfants à la communion_, etc. Les deux _Berceuses_ sont spécifiées telles par leurs titres: _Dormeuse_ et _Pour endormir l'enfant_. Et il n'y aurait aucunement lieu d'être surpris d'apprendre que cette naïve inspirée qui nous avoue: «La musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion...» _d'apprendre enfin_ qu'elle n'aurait composé ses _Dormeuses_ que pour avoir trouvé leur rythme et leurs rimes, leur matière et leur manière tout simplement les mieux aptes à faire descendre le sommeil.

Sommeil, ange invisible aux ailes caressantes. . . . . .
. . . . . .

Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante Pour aider le sommeil à descendre au berceau? Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?

Pour les _romances_ qui ne sont point toujours celles que le poëte a étiquetées ainsi, et dont les plus belles concertent souvent ailleurs, elles sont sans nombre--rarement sans agrément, parfois pleines d'envol.

LES CLOCHES ET LES LARMES

Sur la terre où sonne l'heure, Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

L'orgue sous le sombre arceau, Le pauvre offrant sa neuvaine, Le prisonnier dans sa chaîne Et l'enfant dans son berceau;

Sur la terre où sonne l'heure, Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

La cloche pleure le jour Qui va mourir sur l'église, Et cette pleureuse assise, Qu'a-t-elle à pleurer?... L'amour.

Sur la terre où sonne l'heure, Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

Priant les anges cachés D'assoupir ses nuits funestes, Voyez aux sphères célestes Ses longs regards attachés.

Sur la terre où sonne l'heure, Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

Et le ciel a répondu: «Terre, ô terre, attendez l'heure! J'ai dit à tout ce qui pleure Que tout lui sera rendu.»

Sonnez, cloches ruisselantes! Ruisselez, larmes brûlantes! Cloches qui pleurez le jour: Beaux yeux qui pleurez l'amour!

[7] Prière pour lui. --Point d'adieu. --Pressentiment. --Le billet. --La vallée. --L'attente. --Amour. --La jalouse. --Je ne crois plus. --Abnégation. --Une fleur. --Les fleurs. --Amour et charité. --A celles qui pleurent. --Dieu pleure avec les innocents. --Dors. --Le mauvais jour. --Veillée. --Un moment. --L'Églantine. --A Madame ***. --Madame Emile de Girardin. --Dans la rue. --L'absence. --Les roses de Saadi. --La jeune fille et le ramier. --La voix d'un ami. --Le secret perdu. --Au livre de Léopardi. --L'Esclave et l'oiseau. --Le nid solitaire. --Un ruisseau de la Scarpe --Inès. --Loin du Monde. --Hippolyte. --A une mère qui pleure aussi. --Quand je pense à ma mère, etc.

La Fileuse et Rêve intermittent d'une nuit triste quoique non en hexamètres pourront ressortir à ce groupe.

[8] Le rossignol et la recluse. --Les amitiés de la jeunesse. --Plus de chants. --Le billet d'une amie. --L'amour. --L'aumône. --Retour dans une église, etc.

[9] Croyance. --Ame et jeunesse. --Prison et printemps. --Jeune fille. --Qui sera roi? --Une lettre de femme. --Cigale. --L'innocence, etc.

[10] La nuit. --L'isolement. --Le message. --Plusieurs élégies et des dialogues. --Le regard. --Les deux peupliers. --Révélation. --Pitié. --Détachement. --La crainte. --L'impossible. --L'éphémère. --Le convoi d'un ange. --Au médecin de ma mère. --L'hiver. --Au revoir. --Les roseaux. --L'augure. --La ronce. --L'Église d'Arond. --A madame A. Tastée. --Amour. --Prière pour mon amie. --A l'Auteur de Marie. --Le soleil des morts. --Le Dimanche des rameaux. --L'ami d'enfance. --La jeune comédienne. --Une ruelle de Flandre. --Laisse-nous pleurer. --Les prisons et les prières. --Au citoyen Raspail. --L'amie, etc.

Et en vers plus brefs: Son image. --Les deux ramiers, etc.

[11] L'arbrisseau. --Les roses. --La journée perdue. --L'adieu du soir. --L'absence. --La fontaine. --L'inquiétude. --Le concert. --Le billet. --L'insomnie. --L'imprudence. --La prière perdue. --A l'amour. --Les lettres. --La nuit d'hiver. --L'inconstance. --A Délie, etc., etc.

IV

*

Sur ce sujet de Madame Desbordes-Valmore, j'ai lu les articles et le volume de Sainte-Beuve, un article de M. Montégut (remarquable par un juste tableau de l'isolement de cette mémoire), la préface de M. Lacaussade, l'appendice de M. Hippolyte Valmore. Tous travaux intéressants à des valeurs inégales, nourris de faits un peu répétés, de documents similaires, d'appréciations simultanées, néanmoins éloquents, utiles et nobles. Le volume de Sainte-Beuve est non seulement un bel acte, mais une bonne action. On y sent du cœur et de l'amour. Après qu'on fut tenté de trouver fastidieuse l'énumération de tant de noms vains et obscurs, l'idée qui la suggère au Maître critique apparaît touchante: «J'avais songé, dit-il, par une compensation bien due à réunir d'autre part autour d'elle, quelques-uns des noms dont elle eût le plus à se louer, bon nombre des êtres bienfaisants et secourables qu'elle avait rencontrés sur sa route et qui lui avaient été une consolation, une douceur et un réconfort au milieu de ses maux.»

Je pense de même que, pour en faciliter l'étude et relever l'éclat, il serait désirable de rassembler en un seul ouvrage tous les articles et études jusqu'à ce jour consacrés à cette poétique figure.

L'émouvante correspondance révélée par le livre de Sainte-Beuve, pourrait aussi en être extraite pour s'unifier, se compléter.

Les brèves pages de Dumas, de Baudelaire, de Banville et de M. Verlaine ouvrent des appréciations plus subtiles. Et le sentiment du second, dans son expression incisive et pénétrante me paraît encore, pour le moment, le plus satisfaisant et le mieux venu.

La résultante de lecture de tous ces beaux essais demeure l'étonnement, non de la méconnaissance, mais de l'ignorance publique du détail d'une gloire ainsi révolue, puis résolue; enregistrée et muette: une renommée sans buccin.

Gloire, Lamartine couronnait déjà du mot Marceline attendrie et confuse. Et pourtant Baudelaire a beau se révolter et nous crier justement: «oubliée par qui, je vous prie? par ceux-là qui ne sentant rien, ne peuvent se souvenir de rien.» M. Verlaine lui répond avec non moins de justesse: «obscurité apparente, mais absolue.» Et c'est un si indéniable fait, au sortir de notre étonnement, qui nous sauve du scrupule: comment oser tenter d'accroître une illustration si faite et si parfaite?--C'est parce qu'elle est ainsi, décrétée et accréditée par ces grands qui la goûtèrent… et moururent, mais forclose à qui aime mieux croire qu'aller voir, surtout au prix d'un peu d'étude; et pourtant toute pleine de ce qui parle à tous par l'humanité poignante, brûlante et pleurante, qu'il faut s'efforcer de rompre et ce silence et cette digue, de livrer à ce gave bienfaisant de charité dans la mort comme durant la vie, bien des âmes désolées à irriguer et rafraîchir, bien des âmes dévorées à ensoleiller et consoler.

Toute œuvre, si grand et légitime qu'ait pu en être l'éclat du vivant de l'auteur, n'existe vraiment qu'à dater du jour où le silence mortuaire l'ayant ensevelie comme d'une lave refroidie, une curiosité éclairée et pieuse en vient retrouver les fragments qui survivent aux éruptions et aux cataclysmes. Et la vraie vie des ustensiles d'Herculanum n'est-elle pas sous les vitrines où la disponibilité et la sinécure de leur silhouette sans usage nous versent à voir et à boire tant de rétrospective rêverie. Œuvrons donc de notre mieux pour coopérer au livre que requérait Sainte-Beuve

quand il écrit: «Je ne fais qu'indiquer ici un développement qui sera mieux placé ailleurs, et dans le livre que je sollicite.» Car c'est encore le propre de la contagieuse ardeur née de cette œuvre, que chaque nouvel adepte brûle d'en voir propager le rayonnement, et convoque dans le présent et dans l'avenir quiconque peut contribuer à l'étendre.

Mais ce livre tel que le sollicitait l'illustre critique, n'est sans doute point faisable. Quel portrait écrit ou peint fût-il réalisé jamais qu'au fur des momentanéités de l'individu successivement saisies et fixées. Ce livre, ce sera le souhaitable assemblage des études et des articles tout à l'heure évoqués, lorsqu'il y en aura eu encore beaucoup d'autres, toujours et tous beaux au moins, de leur inclination et de leur visée.

⁎

Ce qui me surprend un peu, particulièrement dans Baudelaire et chez M. Verlaine, c'est l'exagération de ce reproche: le manque de forme, le vice de forme, le contenant du revêtement inégal au contenu du rêve. Je cite les textes de ces deux rhéteurs: «Tout ce qui lui manque de ce qui peut s'acquérir par le travail… négligence… cahot… trouble… parti pris de paresse,» réquisitoire du premier. «Une langue suffisante et de l'effort assez pour ne se montrer qu'intéressamment» ajoute le second déjà moins injuste, et plus loin reconnaissant à cette muse la priorité de rythmes inusités.

Certes, j'entends comme ces maîtres l'entendent, et me fais fort de renchérir où il sied; mais là, je m'insurge. La conclusion de M. Verlaine est exacte, mais peut-être pas assez ponctuelle. «Sublime artiste, sans trop le savoir,» c'est possible; mais aussi,

et, je veux bien encore, sans le savoir, _merveilleux virtuose_. Guère de malignité, presque de rouerie poëtique qui n'ait été inventée ou appliquée par cette innocente. L'allitération, ce ressort du vers, son élasticité et sa vertèbre, en même temps que sa pulsation et sa respiration, la circulation de sa vie depuis sa tête jusqu'à sa rime, l'allitération revêche aux balourdes plumes, exquise à la fine pointe des styles, dont aucun des élus ne l'a négligée sous peine de priver sa poësie du plus idéal de ses trucs et de la plus élégante de ses ailes, l'allitération chère à Virgile et surtout à Catulle ne pouvait tirer de plus ingénue justification que de sa génération spontanée en cette prosodie réputée originelle.

Désenchaîner leurs nuits, _désenchanter_ leurs jours. . . . . .

Quand celui qui me _fuit_ ne songeait qu'à me _suivre_. . . . . .

C'est l'amour qui _fermente_ au fond d'un cœur _fermé_. . . . . .

Madeleine _insultée_ et comme elle _indulgente_. . . . . .

Après avoir _souri_, se penche pour _mourir_. . . . . .

Point de _lait_, point de _lit_... il fallait donc mourir[12] . . . . . .

Oui, il semble que ces versatiles registres vont des vers tout âme par les vers tout nus jusqu'aux mieux ornés.

Qu'est-ce en effet que ceci:

De longs jours sans manteaux, de longs soirs sans lumières, ...

On les croirait[13] poussés par un ange qui vole _Qui de leurs blonds cheveux leur souffle une auréole_.

Non seulement je ne reconnais pas là de date impliquant et infligeant vis-à-vis d'une génération intermédiaire, avant définitive consécration, le discrédit du _passé de mode_; mais j'y démêle de ces caractères d'_éternellement déroutant_ qui ne permettent jamais de ne plus être de l'avenir.

Exemple:

Et montrent l'autre vie au fond _du souvenir_.

N'est-ce pas bien le contraire de ce qu'on allait dire, qui eût été banal, et qui se transforme. Tout comme en cet autre:

Voilà le souvenir au pénétrant _silence_.

que _langage_ eût été moins beau!

J'étendrai jusque-là mon avocasserie de signaler, hors de toute inculpation de pastiche et de plagiat de part ni d'autre, mais du seul fait d'une de ces fréquentes réverbérations de pensées, sans enquêtes de dates, et rien que pour faire ressortir toute l'étendue de ces vocalises, des parités d'inspiration de notre poëtesse à de ses grands contemporains comme à de leurs brillants neveux. Que dis-je? Combien, de coupe et de couleur répercute en ma mémoire classique l'illustre strophe:

Source délicieuse en matière féconde,

cette invocation:

Sombre douleur, dégoût du monde, Fruit amer de l'adversité Où l'âme anéantie en sa chute profonde Rêve à peine à l'éternité, Soulève ton poids qui m'opprime, Dieu l'ordonne, un moment, laisse-moi respirer. Ah! si le désespoir, à ses yeux, est un crime, Laisse-moi donc la force d'espérer.

Madame Valmore est vraiment le seul poëte dont on puisse parfois _inventer_ les pensées sans les connaître et répéter les formules sans les avoir ouïes, parce que sa vision--disons sa _voyance_ allait _cueillir_ les formes dans le lieu même des idées éternelles,

Ces fruits protégés de mystère.

que même les plus inspirés d'entre les poëtes appesantissent en les revêtant fût-ce des plus nobles rhétoriques terrestres.

De là vient que la poësie de cette muse, maintes fois exprime l'ineffable où, selon un de ses vers les plus divins:

Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel.

Certains de ses morceaux ne rencontrent que dans Hugo leur équivalent de souffle et d'allure. Soit le _Soleil lointain_ qui, par places, m'apporte comme un fraternel écho de _A Villequier_:

O vie, ô fleur d'orage, ô menace, ô mystère, O songe aveugle et beau! Réponds! ne sais-tu rien, en passant sur la terre Que ta route au tombeau. . . . . Vos pieds sont las, pliez. Dieu vous mettra des ailes Et vous pourrez voler[14]

me reporte aussi vers la _Claire_ du même maître, que me rappelle ailleurs lointainement

C’est beau la jeune fille Qui laisse aller son cœur Dans son regard qui brille Et se lève au bonheur.[15]

et plus proche

Cette âme où ne tremblait ni repentir ni larme Aimait! Aimait! Et puis, comme si quelque charme Mis entre elle et le monde eût isolé ses pas, Elle errait dans la foule et ne s’y mêlait pas.[16]

avec enfin

Pleurant comme effrayés d’un sort involontaire.[17]

mais la _Mise en liberté_ de Hugo, encore, ne s’envole-t-elle pas tout entière de cette strophe troisième de l’_Esclave et l’Oiseau_.

Va retrouver dans l’air la volupté de vivre! Va boire les baisers de Dieu qui te délivre! Ruisselant de soleil et plongé dans l’amour Va-t-en! va-t-en! va-t-en! sauve-toi sans retour!

Oui, chez le Grand Maître et le Grand Père seulement se retrouvent des pièces de la tournure de _Croyance_, _Prison et Printemps_, _l’Enfant et la Foi_, _Au Revoir_, _aux Nouveau-Nés heureux_, _Ame et Jeunesse_, _Jeune fille_.

Va, je n’oublierai plus qu’ils me le rappelaient.

n’est qu’une variation probablement anticipée du

Tu me fais souvenir que j’ai tout oublié.

que Hugo reprend lui-même à son Hernani sous cette forme:

Je ne me souviens plus que d’avoir oublié!

Son:

Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.

qui n'est autre que l'antique

Centum sunt causæ cur ego semper amem.

s'énamoure plus d'une fois chez notre Flamande:

Qu'elle est à plaindre, elle a d'autres soins que l'amour!

Et mieux:

Il faut aimer pourtant; que faire de son cœur?

Tel que Marion de Lorme de son Didier, l'enfant répond, de son ramier: «Je l'aime!»

Comme celle qui croit oublier quelque chose.

et

On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne

sont de véritables vers d'Hugo. Combien _Le Pauvre_ a de lumineux frères dans l'œuvre d'Olympio!--Je rapproche encore:

Où deux êtres unis marchaient, Les voilà séparés... mystère!

de

Autrefois inséparables, Et maintenant séparés![18]

Ensuite

... son enfant, seule vie où l'on s'aime Qui passe devant nous comme on fut une fois.

de

A chaque pas qu'il fait l'enfant derrière lui Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.[19]

Enfin

Buvez en étreignant cette femme penchée Sur son fruit.

de

La nourrice au sein nu qui baisse les paupières.[20] . . . . . .
. . . . . .

O Éva[21]

... à l'heure où tout est sombre Où tu te plais à suivre un chemin effacé, A rêver appuyée aux branches incertaines Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines, Ton amour taciturne et toujours menacé!

voici un écho de ta plainte pourtant sans seconde:

Vous sentiriez alors le besoin de rêver De livrer au hasard votre marche incertaine De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine Et de pleurer les maux que je viens d'éprouver. . . . . .
. . . . . .

Un Arc de Triomphe avec ses

Mille doux cris à têtes noires

n'offre-t-il pas, le paradoxe est fort: quelque mine des ÉMAUX ET CAMÉES?

Qu'est-ce que

Une voix seule éteinte en changeait le concert

sinon

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.[22]

ou réciproquement?

Ne parle pas, je ne veux pas entendre

n'irait-elle pas jusqu'à évoquer _Celle qui est trop gaie_ elle-même? Pourquoi non? puisque du même Baudelaire pourrait s'échanger contre

Il est de longs soupirs qui traversent les âges

son plus nerveux et verveux

Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge.

Et, de nos jours

Dis aux petits que les étés sont courts

tinte bien _le chant des oiseaux des courts étés_, de Sully-Prudhomme.

Et pour finir, n'est-ce pas comme une surprenante résonnance préventive du lied de Tristan dans Wagner, cette dernière strophe du _Dernier rendez-vous_.

Je viendrai, car tu dois mourir Sans être las de me chérir Et comme deux ramiers fidèles Séparés par de sombres jours Pour monter où l'on vit toujours Nous entrelacerons nos ailes, Là les heures sont éternelles.[23]

[12] On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la mauvaise foi ou de la mauvaise mémoire de certains critiques glosant sur ces matières. Je cite pour la curiosité de ce fait, tel passage lu récem-

ment sur le sujet d'un volume de poésies: «Ces mots s'appellent l'un l'autre en dépit de tout contenu intellectuel rien que par la similitude des syllabes, et par une sorte de mystérieuse aimantation... Le _réséda_ réside, l'_œillet_ est un _œil_ et le _papillon_ est _pape_... Grâce à ses ressources qu'on peut justement appeler étonnantes...» En conclusion, l'auteur de ce texte paraît donc ignorer que Virgile écrivait entr'autres:

Amores experietur _amaros_

Catulle (ad januam):

Tantum _operire_ soles aut _aperire_ domum

sans omettre dans Victor Hugo:

Comme un _enfant_ qui _souffle_ en un _flocon_ d'écume Chaque homme _enfle_ une bulle où se _reflète_ un ciel

et combien d'autres.

[13] Des enfants.

[14] Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor, Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre, Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or.

V. H.--Claire.

[15] Ceux qui n'ont pas connu cette charmante fille Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard Transparent comme l'eau qui s'égaie et qui brille Quand l'étoile surgit sur l'océan hagard.

V. H.--Claire.

[16] Ailleurs:

La fange des ruisseaux qui consterne mes pas Et la foule déserte où tu ne descends pas.

Desbordes-Valmore.

[17] Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire.

V. H.--Claire.

[18][19] Victor Hugo.

[20] Victor Hugo.

[21] Vigny.

[22] Lamartine.]

[23] Alors nous serions morts inséparés, unis à jamais, sans fin, sans réveil, sans crainte, sans nom, dans le sein de l'amour, livrés à nous-mêmes, ne vivant plus que pour l'amour.

WAGNER.

**

Il faudrait bien, bien des pages, encore et toujours des pages pour désenfiler toutes les blandices, Baudelaire l'écrit: les _perpétuelles trouvailles_ de cette poësie. Même sans parler de ses curiosités pittoresques de locutions ou de métaphores, telles que,

Jusqu'au chaume _enlierré_ que j'appelais maison . . . . . Pour un marin qui _trace_ l'onde . . . . . .

Il voit _rire un jardin_ sur l'étroit cimetière Où la lune souvent me prenait à genoux. _L'ironie embaumée_ a remplacé

la pierre Où j'allais, d'une tombe indigente héritière, Relire ma croyance au dernier rendez-vous.

Je dis, de cette poësie aux énoncés si touchants et toujours imprévus; de ces hirondelles qui sont

Mille doux cris à têtes noires;

non loin de ce rossignol qu'elle dénomme:

Douce horloge du soir au saule suspendue;

de ce bal qui tourne

Dans leur nuit de lumière, et d'encens, et de soie;

de ce médecin de la maison de sa mère, ce docteur ami à qui l'auteur écrit

Quand Dieu sous ta figure y désaffligeait l'heure;

de ces fillettes dans un décor de nature qui s'enjolive d'un vocabulaire de mobilier vieillot:

Les ruisseaux des prairies Font des psychés Où, libres et fleuries, Les fronts penchés, Dans l'eau qui se balance Sans se lasser Nous allons en silence Nous voir passer.

Si féerique mirage que peut-être je ne lui préférerais rien, s'il n'y avait encore, et, sans doute par dessus tout, ceci:

SOIR D'ÉTÉ

Un danger circule à l'ombre Au chant de l'oiseau Qui descend dès qu'il fait sombre Se plaindre au roseau. Alors tout ce qui respire Se prend à rêver, Et le ruisseau qui soupire Semble l'éprouver.

Partout les nids et les ailes Tremblent doucement Dénonçant des tourterelles L'entretien charmant. L'été brûle avec mystère Dans les lits en fleurs, Des seuls amants de la terre Sans blâme et sans pleurs.

Été, si trop jeune encore Pour fuir un danger, L'enfant rêveur que j'adore S'attarde au verger, Laisse dans l'errante nue Ton charme cruel, Et sauve l'âme ingénue Du plaisir mortel!

Ce commentaire, point par point, fleur par fleur, pleur par pleur, perle par perle, devra être l'œuvre d'un autre, je voudrais du prochain des coryphées de ce chœur qui se fera longtemps gloire et joie d'exalter cette unique muse. Je fais seulement remarquer ici, en passant, la noblesse dont elle sait empreindre l'usage familier du mot _Madame_[24]:

Madame,[25] le plus beau des temples C'est le cœur du peuple, entrez-y: Le Roi des Rois l'a bien choisi. . . . . .

Quand vous m'avez écrit tout ce que, femme ou mère Écrira de plus doux, Je me plaignais, Madame, à cette vie amère, Je lui parlais de vous. . . . . .

Ainsi, Madame, allons, l'augure a trop de charmes Pour n'être pas certain; Allons! Et dans la nuit tournons nos yeux en larmes Vers le soleil lointain. . . . . .

Distraite de souffrir pour saluer votre âme, Voilà mon âme: elle est où vous souffrez, Madame.

Puisse mon travail d'aujourd'hui faciliter la suite que je lui désire, de par cette classification que je revendique, et que je crois utile et bonne; elle n'était guère plus aisée que celle dont parle le

conte de fées, de ces duvets de mille couleurs emplissant une chambre, et qu'il s'agissait de répartir et de trier. La princesse y parvint pourtant; non, à vrai dire, sans des secours féeriques, qui, je crois bien, ne m'ont pas fait défaut. Les fées existent toujours. C'est un blasphème que de n'y point croire. Elles s'en vengent en ne secondant que ceux qui les en prient.

Le temps, je le répète, qui sculpte et polit, selon leur dureté et leur beauté, ce que nous lui laissons de nos œuvres, ainsi que le flot fait des rocs et des falaises, respectera, chaque jour davantage, l'œuvre dont nous nous entretenons. Il le témoignera en en déblayant les entours et facilitant les approches, quand il aura découvert et compris que ce qu'il prenait pour une fragile et friable grève était un marbre, et que ce marbre fut ciselé par la nature et l'art associés, à l'égal d'un de ces monuments aux si capricieuses arabesques, qu'ils ne paraissent point bâtis de main d'homme, mais éclos, en une nuit, de quelque rêve, en guise de palais d'Aladin.

Mais s'il fallait qu'un détestable et imprévu désastre détruisît l'œuvre en n'en laissant subsister que les parcelles que je vous soumets, l'avenir, je n'en doute pas, se pencherait sur elles, tout comme nous faisons sur les vers isolés de ce Publius Syrus et de cette Sapho qui avaient écrit tant de mimes et de poësies dont il ne reste que des débris et des fragments pareils à des pulvérisations d'étoiles.

Ma collection, c'est un herbier--immarcescible. _Je l'ai fait sans presque y songer_, aux coups pressés d'une lame émue qu'annotent les touches rapides d'un crayon sensible de fasciné. Plus d'ordre et de mesure, de pause et de dosage dans le choix sont malaisés et dangereux devers cette poësie fugace, et risquent

toujours l'excès ou le manque. La fleur se fond en rosée ou s'enfuit en papillon.

J'éclos pour m'envoler et je risque mes ailes!

C'est ma cueillette. Le massif, qui est une _forêt mouillée_, de combien de larmes! peut fournir cent autres bouquets renouveaux et surdivers au gré du style qui rédige et du cœur qui dirige.

Oui ce sont fleurs dont la sève est de sang et le _rorate_ de larmes. _Pleurs_ et _Fleurs_ dont l'inconscient virtuose n'a su oser que partiellement le magnifique titre, devrait être celui de son édition _ne varietur_. A cette double source, le reproche encouru de monotonie n'est-il pas vain? Le _chacun son métier_, pour notre ouvrière se résolvait en larmes.

Sédentaire à l'église et bornée à ses pleurs

Son œuvre est un éloge des larmes. Celle qui cessait de chanter _parce que sa voix la faisait pleurer_, ne devait-elle pas rencontrer les plus bouleversants des accents tracés?...

Moi, je me récuse, ou plutôt, j'abdique. A d'autres;

Quasi cursores vitæ lampada tradunt

que si l'on requérait pourtant ceux des vers de Madame Valmore que je distingue par préciput sans omettre certains cris tels que:

Où va-t-on vers ce qu'on espère?

et

Oh! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige!

j'élirais entre beaucoup

Triste comme à ténèbre au milieu de mon âme. . . . . . _Moi seule en mon chemin et pleurante au milieu_

et

Comme un fil noir à l'or enlacé tristement.

Exegi. Je conclus et clos ces pages qui ont du moins pour elles de ne pas ouvrir par «Marceline, Félicité, Joséphe... naquit à...» et sauves, j'espère, du vernis souvent un peu boursouflé des faiseurs d'exégèses qui semblent croire qu'ils décorent le sujet--au lieu de s'en couronner.

Et je signe... cette _critique_? Dieu m'en garde!--Ce _cantique_?...--Je voudrais!

⁂

Une dernière réflexion pour finir:

D'abord disons que ce qui précède n'a trait absolu qu'à l'édition Lemerre, et que les extraits en sont prélevés; cette édition étant, jusqu'à ce jour, la seule sur laquelle se puisse exercer une vue d'ensemble un peu intégrale. En cela, nous devons trop à son éditeur pour pouvoir que le remercier. Nonobstant, et grâce à ce zèle communicatif qu'engendre l'œuvre de Madame Valmore, il y a lieu de croire que les éditeurs aussi se relaieront dans le futur pour assurer toujours plus d'ampleur et d'envergure au geste entier de la poëtesse.

Mais il sied aujourd'hui de constater un fait: l'édition n'est pas complète. Et puisque le bon goût qui y présida ne fait pas de doutes et que, d'autre part, d'importants fragments, voire de fort

belles pièces en sont absents, il y a lieu d'attribuer cette lacune à une émotion filiale éliminant de parti-pris tout ce qui lui semblait trop avoisiner cette double flamme; d'abord la passionnelle, déterminante de tout cet embrasement; puis la purifiante par le feu scrupuleux et sacrilège de quelque vengeur enfer de vertus:

Expiant, Dieu le veut, le nom de ta maîtresse.

et

Je vois le Purgatoire au fond de ma pâleur

voilà les deux notes qu'il s'agit, sinon d'étouffer, d'assoupir du moins.

Qu'un _pareil ange_, selon le mot de M. Verlaine se montre plus ou moins timoré, bourrelé même, ce n'est qu'une aile de plus dont la candeur et la splendeur (plutôt que se voiler de silence imprudent et de réserves irrévérencieuses) doivent éclater en la pleine lumière de ce feu, lui-même générateur de tout ce buisson ardent, et si solidaire de l'amour divin qu'il ne saurait que refleurir et tout droit, en paradis.

Seigneur qui n'a cherché votre amour dans l'amour

et jusqu'à ce radieux blasphème

Le ciel illuminé s'emplit de ta présence; Dieu te mit devant moi, je compris sa puissance; En passant par tes yeux mon âme a tout prévu Dieu, c'est toi pour mon cœur; j'ai vu Dieu, je t'ai vu!

La figure de Valmore, loin d'être définitive, s'ébauche à peine. Son œuvre est de celles dont la méconnaissance du vivant et l'oubli au sortir du trépas composent les deux premières phases d'engendrement naturel à la postérité; et qui, pour atteindre leur

plein degré de manifeste et d'influence, doivent être _retrouvées_, ainsi qu'une Pompéï ou des grains de blé endormis renferment des germes de moisson en puissance. Rougir pour cette plaintive sublime amante du feu qui la dore, serait d'un culte inéclairé, sinon d'une offense aveugle. La suprême, décisive et impérissable Valmore doit entrer

Entrer sous ton aile enflammée Où l'on entre par le tombeau

dans le temps et l'éternité, je l'ai dit au début, en Anactoria chrétienne, en Francesca pardonnée illuminant de son idolâtrie innocentée et couronnée un Phaon inconnu, un Paolo mystérieux de qui toute la gloire est d'avoir allumé cette ardeur dont elle résume la foi et le dogme dans sa magnifique _Croyance_:

Son souffle lissera mes ailes sans poussière Pour les ouvrir à Dieu. Et nous l'attendrirons de la même prière, Car c'est l'éternité qu'il nous faut tout entière, On n'y dit plus adieu!

[24] Victor Hugo seul, spécialement dans son superbe sonnet à Madame Judith Gautier en a fait un titre aussi vraiment royal.

[25] La Reine Marie-Amélie.

APPENDICE

J'augure un autre travail de réparation, de répartition et de décor dans la future réunion des lettres déjà publiées, entre elles, puis à d'inédites. On en tirera une autre clef de ce cœur; clef de cloître, clef de voûte, ou du moins clef musicale révélant bien, cette fois, la délicieuse définition de Shelley: _Clef d'argent de la fontaine des larmes_.

Mon désir d'encadrer un poëme manuscrit de celle que je vénérais me mit d'abord en possession d'une ou deux de ses lettres dont le nouveau filon d'attendrissement auguste me rendit insatiable jusque là de me faire successivement acquérir une centaine de ces autographes (que j'ai le bonheur de posséder aujourd'hui), et dirai-je pour quel gros chiffre menu qui rendrait surprises et confuses (autant que le purent être certains dessins de Millet, si les choses qui ont des larmes ont aussi des sourires) ces mêmes lettres qui attendaient le départ, quelquefois de longs jours, tout écrites, faute de l'affranchissement de leur timbre?

«_C'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible_» écrit quelque part Vigny. Propre chanson pour l'air de cette correspondance, indiscontinûment variée sur le _leitmotiv_ plus ou moins lancinant, toujours détaché et digne de ce qu'elle y baptise elle-même son _parfait tombé d'espoir_. Lisez encore: «_Le malaise que je traîne après moi dans tous mes vœux déçus_». Et plus grièvement: «_Les peines, la terreur, l'humiliation ne tuent pas, et je vis enfin à travers des choses bien blessantes et que j'aurais jugées mortelles._»--«_Je ne voudrais pas que mon sort changeât au prix de certaines démarches suppliantes qui me rendraient les douceurs accordées d'une amertume douloureuse._»--«_Je retourne à souffrir._» concluait-elle dans une lettre déjà éditée.

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir; Tout tressaille averti de la prochains ondée.

Ces deux vers de l'auteur devraient épigraphier sa correspondance où l'on sent à chaque ligne une spirituelle et naturelle allégresse prête à éclore, refoulée par cette trop prochaine ondée des larmes, pour les siens, pour les autres,--ah! que si rarement et

discrètement pour soi! Et cela sans jamais de ton pleurnicheur ni même larmoyant, en une si haute tenue de style et d'attitude non voulue que du fait d'une nature fière avec modestie, humble avec noblesse.

Ajouterai-je que plus des deux tiers de ces lettres ne sont que de jolis placets implorant secours pour plus pauvre que soi. Il semble, et l'épistolière le dit, que l'expérience toujours plus aiguë et raffinée du malheur, n'ait pour effet que de la gagner plus effectivement et affectivement aux endolorissements d'autrui.

De ces pages, il y en a pour de ses amis Tripier-Lefranc, Derains, Nairac, Branchu, etc., puis a des illustres: Dumas, Auber, Chaix d'Estanges, etc., en lesquels son inlassable zélation rencontre des aides. Presque chaque épître enveloppe, disons entortille d'une grâce qui se fait chatte quand il s'agit du bien du prochain un petit drame de misère adroitement présenté au profit d'un nouvel inconnu; de quelle grâce variant à l'infini la courtoisie des formules polies et jolies bien savoureuses et surprenantes à relire en notre ère de lettres de quête autographiées et pas même signées de la main de la demanderesse.

Voici d'abord des extraits, de mélancoliques, de spirituels:

Ici, madame, tout s'absorbe jusqu'à la mélancolie. C'est un mot élégant qui ne passe pas dans une ville de commerce, et vous êtes bien bonne de l'avoir lu sur ma figure. . . . . .

Allez, monsieur, je sais beaucoup de vos peines, et si vous allez sur ces tombes d'amour et d'amitié pour être entendu, dites-moi quelque chose, je l'entendrai, je crois, car en vérité, la vie est

souvent triste et isolée comme la mort. . . . . .

Que je vous sais gré d'y être pour vous mêmes (à Paris,) car enfin c'est encore là où on peut choisir ce qui convient le mieux aux goûts de l'esprit et de l'humeur. Ici (à Lyon) il faut prendre de la boue et des rubans, des rubans et de la boue, c'est la carte. L'autre printemps, c'était... affreux; des boulets et du sang, du sang et des boulets. Il m'en reste un horrible souvenir dans l'âme et dans les nerfs. . . . . .

Monsieur Dutillœul me dit encore d'obtenir que Bra écrive au maire qui l'aime beaucoup; je n'oserai le faire de mon côté que si mon cousin m'appuie, car cela me paraît bien hardi pour une femme d'écrire à un maire, et de demander des grâces. . . . . .

Sachez que je viens de recevoir un programme de la fête de Gayant. Il sent le gâteau, la bière et le jambon. J'ai eu presque faim en le lisant, et il y a bien longtemps que je n'ai eu faim. . . . . .

Vous m'avez honorée d'un témoignage de votre amitié, _beau pour toujours_, cher Monsieur. Vous savez que c'est à cette seule condition du _pour toujours_ que mon fils adorait la pomme ou les bonbons que je lui donnais. . . . . .

Vos confitures ont-elles réussi? Moi je manque toutes mes romances.

Puis, intégralement une de ces belles et simples suppliques de recommandation.

Madame,

Je commence par vous demander humblement pardon d'une démarche qui n'a d'appui que votre extrême bonté.

Si vous vous étonnez, madame, que sans avoir l'honneur d'être connue de vous je me sente assez de courage pour recommander quelqu'un à votre sérieux intérêt vous penserez avec raison qu'il faut avoir entendu sur votre caractère un récit bien encourageant pour avoir enhardi jusque-là mon humilité.

Il a été dit devant moi que monsieur le Duc et madame la Duchesse de Luynes n'avaient pas encore arrêté le concierge qui doit garder prochainement leur nouvel hôtel.

Si j'étais assez heureuse pour que le pur motif d'obliger une honnête famille me fût inspiré par la Providence, qui se sert des plus faibles quelquefois pour ses desseins d'ordre et de charité, je me féliciterais d'avoir à signaler à madame la Duchesse les nommés Roblin, concierges de la maison d'assurance et de gaz, rue de Richelieu nº 89. Cette vaste maison devant être prochainement démolie laisse un père de famille très probe et très intelligent à la triste liberté de chercher un autre asyle. Les répondants les plus graves et les plus honorables viendraient à l'appui de mon humble supplique près de madame la Duchesse, et justifieraient avec empressement les premières paroles portées jusqu'à vous, madame, par votre plus humble servante.

Mme DESBORDES-VALMORE.

89, rue de Richelieu.

Ensuite deux lettres, deux placets à Alexandre Dumas. On en admirera le tour féminineinent fraternel.

Lyon, le 29 mai 1835.

Je saisis à travers une pluie d'orage, la bonne et belle occasion de me rappeler à vous. C'est pour vous rappeler que vous venez d'être encore pour moi aussi bon, aussi obligeant que si je le méritais. Je ne peux pas vous dire combien je vous sais gré d'être obligeant comme un enfant pour les enfantillages de tous ces hommes mûrs à moustaches noires ou grises. Ce brave Algérien eût été bien heureux de vous devoir (après son sabre) le bouquet de cerise qu'il voulait remporter à sa boutonnière; mais il m'a avoué qu'il était aussi fier de vos démarches pour lui et de votre accueil, que du ruban qu'il croit mériter. Que je vous aime donc de l'avoir consolé! et que j'ai à cœur votre gloire, votre bonheur en tout! Je vous conjure d'y travailler, de nous jeter vos fleurs, vos _Christine_, vos âmes de femmes qui doivent vous étouffer. Donnez-moi la joie de vos succès, car je vois bien que je n'en aurai jamais d'autre avec vous, et qu'il me sera toujours impossible de vous être bonne à rien sur la terre qu'à me faire du bien comme vous en avez pris l'habitude.

Soyez heureux!

MARCELINE D. VALMORE.

Paris, 16 août 1837.

Quand vous n'êtes plus là, je ne suis bonne à rien pour moi ni pour les autres.

Si vous étiez à Paris, vous prendriez par la main un charmant enfant qui n'a ni père ni mère, et que nous avons fait entrer à l'Opéra pour jouer des petits génies et des demi-dieux, ce qu'on lui fait jouer avec beaucoup de bonté, jusqu'à l'avoir admis aux

fêtes de Versailles, en Mercure, ce qui l'a rendu à peu près fou de joie et de surprise. Mais les demi-dieux _mangent_, et depuis son admission (il y a trois mois) dans les classes de MM. Coraly, Mérante et Barré, le pauvre orphelin a reçu douze francs, pour prix de ses jolies petites jambes.--Vous le prendriez donc par la main, j'osais le penser, et vous diriez à M. Dupré, tout-puissant sur M. Duponchel, de donner quelque humble appointement à ce jeune garçon que nous avons fait monter dans la diligence sur la route de Lyon à Paris.

Envoyez-moi deux lignes de votre nom pour que j'ose moi-même chercher un appui à cet enfant. Je ne vous demande point pardon d'aller vous étouffer de mes prières. A qui voulez-vous que je demande de la bonté qui ne se lasse pas? Pas plus que je ne me lasse de vous aimer et d'être à vous de tout mon cœur.

MARCELINE VALMORE.

Enfin cet étonnant compliment de noces:

A Monsieur Alexandre Wattemart.

Madame Valmore est allée avec empressement pour assister à la bénédiction nuptiale.

Il était près de midi. Après le temps de prier et d'attendre, nul mariage n'a eu lieu. Quelque obstacle a donc rendu, ce jour-là, Notre-Dame-de-Lorette, déserte de cette solennité, sur laquelle Madame Valmore appelle toutes les bénédictions du ciel.

Mme VALMORE

22 février 43.

ESSAI DE CLASSIFICATION

DES MOTIFS D'INSPIRATION

DE LA POËSIE DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

DIVISIONS

I.--AMOUR { LES YEUX ET LES PLEURS. { LA VOIX.

II.--TENDRESSE-TRISTESSE { PRISONS ET EXILS. { _IPSA._

III.--MATERNITÉ - IV.--FOI - VI.--ÉTERNITÉ.

{ L'AMOUR DES FLEURS V.--NATURE { L'AMOUR DE L'EAU { LE RYTHME { LE SILENCE.

AMOUR

Amour divin rôdeur glissant entre les âmes.

L'heure qui nous sépare, au temps est inutile. -- Enfin le jour se cache et me prend en pitié. -- Tout ce qui manque à ta tendresse Ne manque-t-il pas à mes vœux? -- Et le bonheur du souvenir Va se confondre encore avec le bonheur même. -- Comme la route au loin se prolonge isolée. -- Je suis seule et là-bas sous de noirs arbrisseaux La moitié de mon âme est errante et voilée. -- _J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir._ -- Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir. -- «Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne Elle est fanée, hélas! pourtant je te la donne.» Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux Et je n'y voyais plus; mais sa voix est si tendre... Et quand on n'y voit plus, ma mère,

on entend mieux. -- J'ai langui sans bonheur, de moi-même arrachée -- Toi qui m'a tout repris jusqu'au bonheur d'attendre Tu m'as laissé pourtant l'aliment d'un cœur tendre, L'amour et ma mémoire où se nourrit l'amour. Je lui dois le passé, c'est presque ton retour. . . . . C'est là que sans fierté je me révèle encore Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais. . . . . Tu t'éveilleras seul dans la foule distraite Où des amis d'un jour s'entr'égare l'essaim. . . . . Oui, plus que toi l'absence est douce au cœur fidèle Du temps qui nous effeuille elle amortit les ailes. -- L'amour m'enveloppa de ton ombre chérie Et malgré la saison l'air me parut brûlant. . . . . Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur. . . . . L'âme du monde éclaira notre amour. -- Je croyais que les cieux ne donnaient tant d'amour Que pour en éclairer une autre âme à son tour. -- Le doute est le seul bien que m'ait laissé le sort. -- Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu. -- Loin de moi, s'il se peut, ma sœur, emportez-moi. Mon mal est dans sa vue, et lorsque j'y succombe Mon mal doit vous toucher, ce n'est pas le remord. -- Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera. -- Veux-tu? mais ne dis pas que l'heure est trop rapide, Veux-tu voir la montagne et le courant limpide, Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu?... --Moi, je ne réponds pas, pour écouter «Veux-tu?» «Veux-tu? mais ne dis pas que la lune est cachée, Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée? Ne tremble pas, tout dort, l'oiseau même s'est tu.» Et mon refus se meurt en écoutant: Veux-tu? -- Ah! je t'en prie, il ne faut plus venir Redemander mon âme presque heureuse. . . . . Je ne t'accuse pas! qui sait si le tombeau Sera froid sur mon corps si mon souffle t'effleure. . . . . L'été, j'attends de

toi la grâce des beaux jours . . . . . Chaque désir trahi me rend à la douleur. -- C'est l'orgueil: il sépare, il ressemble à la haine. -- J'ai contemplé longtemps ma mort dans leur bonheur -- Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur. -- Tout change, il a changé, d'où vient que j'en murmure? . . . . . Ton nom, comme un écho, lui parlera de moi.

Qu'il soit son seul reproche en ta douleur modeste. . . . . Et ce morne silence où parlent les douleurs. -- On dirait que la mort a passé sur mon cœur. . . . . Quand j'expire à sa porte on ne m'y connaît pas. . . . . Quittez l'envie De rappeler le temps où j'ai cru le haïr. D'un souvenir si doux l'erreur évanouie Laisse au fond de mon âme un long étonnement. -- Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu. -- Moi, troubler son bonheur? c'est celui qui me reste! -- Quand ton nom _mêlé dans mon sort_[26] . . . . . .

[Sidenote: Lien de _Amour_ avec _Éternité_. =Fragment.=]

Prends mon deuil: un pavot, une feuille d'absinthe, Quelques lilas d'avril dont j'aimai tant la fleur, Durant tout un printemps, qu'ils sèchent sur ton cœur; Je t'en prie un printemps; cette espérance est sainte J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite; Va! j'en veux à la mort qui sera moins discrète. Et je ne serai plus quand tu liras: «Je meurs.»

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse. Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer. Sur l'arbre où la colombe a caché son ivresse Une feuille, au printemps suffit pour l'attirer. S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie De cette couleur

sombre attriste un temps d'amour, Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie, Dis-leur qu'amour est triste ou le devient un jour; Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première; Oh! dis-le sans froideur, car je t'écouterai! Invente un doux symbole où je me cacherai: Cette ruse entre nous encor... C'est la dernière. . . . . Contente de brûler dans l'air choisi par toi! -- Si l'amour a des pleurs, la haine a des tourments. -- Parle-moi doucement, sans voix, parle à mon âme. . . . . Altérés l'un de l'autre et contents de frémir -- On a si peu de temps à s'aimer sur la terre, Ah! qu'il faut se hâter de dépenser son cœur![27]

-- Ce bonheur accablant que donne ta présence Trop vite épuiserait la flamme de mes jours. . . . . Le même ange peut-être a regardé nos mères Peut-être une seule âme a formé deux enfants. Oui la moitié qui manque à tes jours éphémères Elle bat dans mon sein où tes traits sont vivants. -- _Et comme une fleur sur sa tige Je tremblerais sur tes genoux._ . . . . . Mais le jour luit, mon rêve tombe, Au soleil les rêves ont peur, Et les ailes de ma colombe Vont seules te porter mon cœur. Elle a respiré l'air où j'aime Dans mes bras son vol a frémi: Triste comme un peu de moi-même Caresse-la, mon seul ami! -- Il ne viendra jamais, pourquoi le lui défendre? -- Quand vivre était le ciel--ou s'en ressouvenir! . . . . . Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... -- _Pour entr'ailer nos jours d'un fraternel essor_ . . . . . Tu ne sauras jamais comme je sais moi-même, _A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime_, ... On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne[28] . . . . . Née avant toi... Douleur. Tu le verrais peut-être Si je vivais trop tard. Ne le fais point

paraître, Ne dis pas que l'Amour sait compter, trompe-moi: Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi: -- Je t'aime comme un pauvre enfant Soumis au ciel quand le ciel change . . . . . Je rends les fleurs qu'on me défend. -- Qui doucement essuyait ma pensée Du rêve amer qui fait aimer la mort? . . . . . O jours d'hier, ô jeunesse envolée Avant notre âme, autre oiseau gémissant -- _C'est moi qui viens poser mon nom sur ta pensée_ -- Toi, ton doux cri pardon qui brisait ma colère, A qui le diras-tu, qu'il sache tant lui plaire? . . . . . N'en cherche plus l'écho c'est moi qui le recèle? . . . . . Mais te créer l'effroi de ma fidélité . . . . . De ce qui fut à nous emporte le bonheur Je n'en avais besoin que quand j'avais un cœur; C'est là que je souffrais, c'est là que je suis morte. . . . . Jours fiévreux pleins de bruits que nuls bruits ne défont . . . . . Tu viendras, tu verras, nous pleurerons ensemble: C'est là le sort de tout ce que le temps rassemble, Comme l'ombre de nous, tu me regarderas, Tu verras mieux mon âme, alors tu pleureras. Ma plus profonde vie, hélas! que Dieu te garde: A travers mon regard que le ciel te regarde Comme tu regardais à travers mes cheveux Que je laissais déjà retomber sur mes yeux; . . . . . Allez! midi n'est pas l'heure du souvenir . . . . . Et vous direz mon nom en cherchant dans les autres -- C'est le poignard levé qui nous frappe au réveil (le doute) -- Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir -- L'ombre est si belle où m'attire ta main -- Les joyaux n'échauffent point l'âme, _Un cheveu qu'on aime est plus fort_. -- Quel démon en chemin L'a saisi? c'est qu'il aime, il a trouvé son âme! -- Tu m'as connue au temps des roses Quand les colombes sont écloses . . . . . .

. . . . . A l'étonnement de nos âmes Tout jetait des fleurs et des flammes . . . . . Nous n'étions mortels qu'à demi -- N'écris pas, je suis triste, et je voudrais m'éteindre, Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau, _J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre_ Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau. . . . . _Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes_ C'est entendre le ciel sans y monter jamais. -- Tu n'en sauras rien sur la terre Flamme invisible en ton chemin, Je vivrai d'un ardent mystère Sans avoir rencontré ta main.[29]

[26] Ailleurs:

Votre nom seul suffira bien Pour me retenir asservie. Il est alentour de ma vie. _Roulé comme un ardent lien_

[27] Ailleurs:

Il faut aimer pourtant! que faire de son cœur?

[28] Vers d'allure romantique qu'on dirait de Victor Hugo.

[29] Qui rappelle le sonnet d'Arvers.

LES YEUX ET LES PLEURS

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes!

On dirait que le jour est rentré dans ses yeux.[30] -- Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer. -- Tes beaux yeux en s'ouvrant un jour à la lumière Ont condamné les miens à te pleurer toujours. -- Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours. . . . . Que j'aimais de tes yeux la brûlante douceur! -- ... Oh! l'ange qui pardonne Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux. -- Du charme de ses yeux il m'accablait encore.

. . . . . Que la vie est rapide et paresseuse ensemble Dans ma main qui s'égare, et qui brûle et qui tremble Que sa coupe est fragile et lente à se briser. Ciel! Que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser. -- Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière. Je m'enfuis dans mon âme et j'ai revu ses yeux! -- Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse On ignorait encore qu'il était plein de pleurs. -- Ainsi qui lit trop loin ne voit plus que des larmes. -- Les pleurs silencieux attendent les plus doux Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.[31] --

[avec _Nature_.]

... Un charme est dans mes pleurs, _L'air est chargé d'espoir_, il revient, je le jure. -- Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours. -- Ce qui m'a fait pleurer jamais je ne l'oublie. Cache-moi ton regard plein d'âme et de tristesse. -- C'était ton regard pur qui répandait sa flamme Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux. -- Allez, Dieu comptera vos pleurs Au fond d'une âme solitaire. -- Que le pleur plein d'un triste charme Dont tes chants ont mouillé mes yeux. -- Ainsi pour m'acquitter de ton regard à toi, Je voudrais être un monde et te dire: «Prends-moi.» -- . . . . . Ni ces heures sans nom dans le temps balancées Dont les ailes pliaient d'un tel bonheur lassées Alors que je laissais pour unique entretien Mon regard ébloui s'abriter sous le tien. . . . . Et fondre dans mes yeux quelque doute rêveur. -- Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs -- _Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens_ (les yeux). -- Et Dieu vous bénira qui dans vos chastes yeux Infiltra le symbole et la teinte des cieux. -- Laissez tomber sans voix les larmes de mes yeux Qui cherchent leur chemin pour arriver aux cieux. -- Quand tout y devient froid, jusqu'aux pleurs de leurs

yeux. -- Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux . . . . . Et le deuil de la terre encense leur malheur. -- Tout ce qui pleure est beau... -- Bénis soient donc vos pleurs dont l'intérêt s'amasse --

[Lien de _Les yeux et les pleurs_ avec _L'amour des fleurs_.]

Dieu vous garde à qui pleure, à qui va de vos charmes Humecter sa prière, attendrir ses regrets! Inclinez-vous, ce soir, sous les dernières larmes Qui s'épanchent sur vous du fond de mes secrets.

[30] _D'un mendiant aveugle_--le même qui lui fait ajouter:

Et la voix que j'adore Dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore?

[31] Vivre dans le feu et les larmes, hélas! ce doit être une purification. Je vis ainsi. Ce mot est vrai d'une femme en parlant du ciel: «_J'irai sur mes genoux._»

Fragment d'un brouillon inédit.

A rapprocher encore du vers de la couronne effeuillée.

J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée.

dont une lettre que je possède varie et fait ainsi hésiter la sublime formule

Où toute âme répand sa vie agenouillée . . . . . Mon âme y répandra sa vie agenouillée. -- «Cette vie terrestre est vraiment un exil, cher frère..., Pour moi, je t'avoue que j'en passe _la moitié à genoux_.»

Lettre citée par Sainte-Beuve.

Cet événement qui a rouvert toute ma vie et les scènes lugubres qui l'ont suivie m'ont jetée dans un si morne abattement que j'en suis restée _comme à genoux_.

Lettre inédite.

LA VOIX[32]

... j'ai peur de ma mémoire, _Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent_.

[32] Lire toute la pièce _La Voix d'un ami_, tome II page 281.

Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille -- Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive Naguère un charme triste est venu m'attendrir. -- Mes lèvres loin de toi retenaient tes accents, Et ta voix, dans ma voix, troublait encor mes sens. -- Une nouvelle voix à son oreille est douce. -- Une voix qui réponde aux secrets de sa voix. -- Oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine. -- Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle, -- Dans mon nom qu'il dit tristement -- S'arracher aux accents _Que l'on écoute absents_. -- Peut-être un jour sa voix tendre et voilée M'appellera sous de jeunes cyprès.

TENDRESSE-TRISTESSE

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse.

Quand les jours sont moins longs cessent-ils de courir? . . . . . Un cœur tendre s'y cache au jour qu'il semble craindre -- A force de bonheur soyez encor plus belle. Et qu'au réveil l'amour vous le dise à genoux. -- Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer. -- Quand je vous y vois prendre en secret pour vous-même (au miroir) Tout le plaisir que l'on goûte

à vous voir. -- Votre bonheur me tenait lieu du mien. -- Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage. -- Je vais d'un jour encore essayer le fardeau. -- Et pour d'autres que moi le printemps était beau. -- Sa fuite entre nos bras n'avait plus de passage. -- Il est doux en passant un moment sur la terre D'effleurer les sentiers où le sage est venu; D'entretenir tout bas son malheur solitaire Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu. -- Chaque pleur de mes yeux me rappelle son nom. . . . . Cette âme où ne tremblait ni repentir ni larme Aimait! aimait! et puis, comme si quelque charme Mis entre elle et le monde eut isolé ses pas, Elle errait dans la foule, et ne s'y mêlait pas. -- Mot sans faste, mot vrai, lien de l'âme à l'âme. (au revoir) -- Pour aider tes chagrins, j'en ai fait mes douleurs, -- Que vous soyez pour nous la charité qui pleure Ou la muse qui chante afin d'arrêter l'heure Ou la femme rêveuse au bord de son miroir Vous êtes toujours vraie et toujours belle à voir. -- L'âpre misère enfin, cette bise inflexible Qui détruit lentement ce que Dieu fit sensible. -- Enfant plein de musique et de mélancolie.[33] . . . . . Tout est dans ce beau livre écrit avec des flammes Reliquaire d'amour qui fait rêver les femmes. . . . . Non la vierge allaitante et ruminant le ciel N'a pas souri plus vierge aux mains de Raphaël. -- Léopardi, doux Christ oublié de son père, Altéré de la mort sans le ciel qu'elle espère . . . . . _Ne pas consoler l'ange attristé dans son cœur._ -- C'est beau la jeune fille Qui laisse aller son cœur Dans son regard qui brille Et se lève au bonheur. -- Oui la vie est malade avant que tu l'effleures. -- Car on dirait que créés pour souffrir Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir. -- La fange des ruisseaux qui consterne mes pas, Et la foule déserte, où tu ne descends pas.

[33] Brizeux--avec cette transposition de son œuvre et de sa _Marie_.

PRISONS ET EXILS

L'anneau tombé gêne encore pour courir.

[=Fragment=]

C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance, Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel; Il erre sans asile, il pleure sans défense Comme un oiseau perdu loin du nid paternel; Son ramage se change en plaintes douloureuses; _Des oiseaux inconnus les cris le font frémir_ Et même en retournant sur des routes heureuses, S'il veut chanter, longtemps il semble encore gémir. A ses regrets en vain la patrie est rendue L'orage a dispersé la couvée éperdue, Les frères sont partis; le nid vide est tombé; En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé;[34] . . . . . Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte . . . . . Que devient l'infortune à la fuite imprévue D'un ami distrait ou honteux? -- Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses Laissant à quelque haie un peu de leur toison. Oh! que de fils brisés dans ma trame affaiblie, Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur! -- Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine Semez vos dons à mon cher voyageur! Ne souffrez pas que quelque voix hautaine Sur son front pur appelle la rougeur. Que ma prière en tout lieu le devance! Dieu! Que pas un ne le nomme étranger! Aidez son cœur à porter notre absence Et que parfois le temps lui soit léger! -- Et le vieux prisonnier de la haute tourelle Respire-t-il encore à travers les barreaux? Partage-t-il toujours avec la tourterelle Son pain qu'avaient déjà partagé ses bourreaux? --

[=Fragment=]

Cette fille de l'air à la prison vouée Dont l'aile palpitante appelait le captif, Était-ce une âme aimante au malheur envoyée? _Était-ce une espérance au vol tendre et furtif?_ Oui: si les vents du nord chassaient l'oiseau débile, L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir; De l'espace désert voyageur immobile Il oubliait de vivre; il attendait l'espoir, _Car toujours, jusqu'au terme où nous devons atteindre Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain, Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre Comme un rayon qui part d'une immortelle main._[35] . . . . . Doux crime d'un enfant, clémence aventureuse. . . . . .

[=Fragment=]

La liberté, ma fille, est un ange qui vole. Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole. Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur; Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine Rafraîchit en passant le front du laboureur. On dit qu'elle descend rapide, inattendue; Que son aile sur nous repose détendue... Hélas! où donc est-elle? En vain j'ouvre les yeux; Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime Où l'indigence obtient une obole et des pleurs, La déesse en silence aime à jeter ses fleurs. Les fleurs tombent sans bruit, et, de peur de l'envie, On les effeuille à Dieu qui dit: «_Cache la vie_».[36] Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi. Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. -- Dieu laissez-moi goûter la halte commencée; Dieu laissez-moi m'asseoir à l'ombre du chemin Mes enfants à mes pieds, et mon front dans ma main. Défendez aux chemins de m'emmener encore -- Un ami me parlait et me regardait vivre! Alors c'était mourir... Ma

jeune âme était ivre _De l'orage enfermé dont la foudre est au cœur_. Il eut mit tout un jour à comprendre une larme De nos printemps égaux lui seul portait les fleurs.

[34] A rapprocher des vers de la pièce _A mes enfants_, page 135.

Quand j'emportai vos jours vers un ciel sans chaleur.

[35] Ailleurs.

Et que l'espoir filtre toujours au fond de la joie écoulée.

[36] Ami cache ta vie et répands ton esprit

V. H.

IPSA

D'avance je traînais les maux qui m'attendaient.

Qui ne veut rien du Temps, mais qui craint sa vitesse . . . . . Et je ne fus jamais à demi malheureuse. . . . . Qu'il est beau, le miroir qui double ce qu'on aime, _Ce portrait qui se meut_... -- Toi que dans le fond des chaumières On appelle avant de mourir, Pour aider une âme à souffrir Par ton exemple et tes prières . . . . . Oh! donne-moi tes cheveux blancs, Ta marche pesante et courbée _Ta mémoire enfin absorbée_ -- Vois-tu d'un cœur de femme il faut avoir pitié, Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges. -- C'est qu'ils parlaient de toi, quand loin du cercle assise, Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux; C'est qu'ils me regardaient

quand mon âme indécise Osa braver ton nom qui passait entre nous. . . . . Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé _De rapprendre un affront que l'on crut effacé_ Que le temps... que le ciel a dit de ne plus croire _Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé_! -- Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser les instants . . . . . Tout ce que j'aime est frêle et meurt, et pour vous suivre, Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera. --

[Lien avec l'_Amour du Silence_.]

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne, D'amour, d'un long silence écoulé sans effroi -- Et quand je vacillais, luciole éphémère. -- S'en aller à travers des pleurs et des sourires Achever par le monde un sort amer et pur, User sa robe blanche, et, pour une d'azur, En laisser les lambeaux aux ronces des martyres, C'est ma vie. Un roseau semble plus fort que moi, Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre, Et je chante pourtant l'ineffable mystère Qui de mon cœur trahi fait un cœur plein de foi. . . . . Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers. . . . . Ville austère où j'appris à pleurer, Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer. . . . . Au milieu de leurs jours inoffensive et frêle Mort, oublieuse Mort, je passe sous votre aile Et je n'alourdis pas mon vol de haine... . . . . .

[=Fragment=]

Vraiment le pardon calme à défaut d'espérance Il détend la colère; _on pleure, on apprend Dieu_, _Dieu triste_, comme nous voyageur en ce lieu, Et l'on courbe sa vie au pied de sa souffrance.

Ceux qui m'ont affligée en leurs dédains jaloux Ceux qui m'ont fait descendre et marcher dans l'orage _Ceux qui m'ont pris ma part de soleil et d'ombrage_ Ceux qui sous mes pieds nus m'ont jeté leurs cailloux, N'ont-ils pas leurs ennuis, leurs jaloux, leurs alarmes, Leurs pleurs, pour expier ce qu'ils m'ont fait de larmes? Quoi donc! aux durs sentiers qu'on a tous à courir Seigneur, ne faut-il pas mourir et voir mourir? N'est-ce pas au tombeau que cheminent leurs peines, _Leurs enfants, leurs amours qui rachètent leurs haines_? Oh! qui peut se venger? oh! par notre abandon[37] Seigneur, par votre croix dont j'ai suivi la trace, Par ceux qui m'ont laissé la voix pour crier grâce, Pardon pour eux! pour moi! pour tous! pardon! pardon! -- Seigneur un cheveu de nous-même Est si vivant à la douleur. -- Vous surtout que je plains si vous n'êtes chéries Vous surtout qui souffrez, je vous prends pour mes sœurs C'est à vous qu'elles vont mes lentes rêveries, Et de mes pleurs chantés les amères douceurs[38] . . . . . Tant que l'on peut donner on ne veut pas mourir. -- Pour me plaindre ou m'aimer je ne cherche personne . . . . . Dans le fond de mon cœur je renferme mon sort -- Tout le concert se tenait dans mon âme . . . . . Le front vibrant d'étranges et doux sons Toute ravie et _jeune en solitude_ . . . . . J'étais l'oiseau dans les branches caché, S'émerveillant tout seul, sans qu'il se doute Que le faneur fatigué qui l'écoute Dont le sommeil à l'ombre est empêché S'en va plus loin tout morose et fâché. -- De vous dont l'esprit pur, dont la grâce rêveuse Dont les regards charmants Ont versé leurs rayons sur moi _pâle couveuse D'immobiles tourments_ -- J'ai dit ce que jamais femme ne dit qu'à Dieu, -- Facile à me créer des thèmes ravissants J'ai chanté comme vrais bien des bonheurs absents -- Le jour dou-

teux et blanc dont la lune a touché Tout ce ciel que je porte en moi-même caché. -- Que mon nom ne soit rien qu'une ombre douce et vaine Qu'il ne cause jamais ni l'effroi ni la peine Qu'un indigent l'emporte après m'avoir parlé Et le garde longtemps dans son cœur consolé.

[37] Ailleurs:

Jette donc loin tes colères Contre _d'innocents ingrats_ Le flambeau dont tu t'éclaires Te voit si tendre en mes bras. Cesse d'essayer ta haine, Faite pour la mépriser, _C'est perdre à river ta chaîne La force de la briser_.

[38] Plus bas:

Si vous n'avez le temps d'écrire aussi vos larmes.

MATERNITÉ

ET

ENFANCE

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme? Un baiser qui jamais ne dit non, ni demain.

Confiants, vous dansez quand votre mère chante Son baiser nous délasse et nous mène au sommeil. Sans prévoir que souvent la voix qui nous enchante Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil. . . . . Et je sentais naître ma fille Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur. . . . . .

[Lien avec le _Rythme_.]

Moi seule en vous berçant d'amour, de mélodie Je vous inoculai ma douce maladie. . . . . Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime. . . . . .

[Lien avec _Prisons et Exils_.]

Un jour vous serez seuls par la sentence amère Qui sépare de force entre eux les voyageurs. -- Un bouquet de cerise, une pomme encore verte, C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur. --

[Lien avec l'_Amour de l'eau_. =Fragment.=]

Entre les cailloux bleus que mouillent le grand puits. De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme Du présent qui me brûle il étanche la flamme, _Ce puits large et dormeur au cristal enfermé_ Où ma mère baignait son enfant bien-aimé. Lorsqu'elle berçait l'air avec sa voix rêveuse Qu'elle était calme et blanche, et paisible le soir Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse! Elle avait des accents d'harmonieux amour Que je buvais du cœur en jouant dans la cour. Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante Pour aider le sommeil à descendre au berceau? Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau? Est-ce l'Eden rouvert à son hymne touchante, _Laissant sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort Poindre tous les soleils qui lui cachent la mort_? Et l'enfant assoupi sous cette âme voilée Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée? _Est-ce un cantique appris à son départ du ciel Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel?_ Merci, mon Dieu. Merci de cette hymne profonde Pleurante encore en moi dans les rires du monde Alors que je m'assieds à quelque coin rêveur _Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur_: Ce lointain au revoir de

son âme à mon âme Soutient en la grondant ma faiblesse de femme. Comme au jonc qui se penche une brise en son cours A dit: «Ne tombe pas. J'arrive à ton secours.» Elle a fait mes genoux souples à la prière... . . . . Triste de me quitter, cette mère charmante Me léguant à regret la flamme qui tourmente Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main, Comme pour le sauver par le même chemin. Et je restai longtemps, longtemps sans la comprendre, Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre, A pleurer de sa mort le secret inconnu _Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu_ Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie, Où pas un chant mortel n'éveillait une joie. On eût dit à sentir ses frêles battements Une montre cachée où s'arrêtait le temps. On eût dit qu'à plaisir il se retînt de vivre. Comme un enfant dormeur qui n'ouvre pas son livre Je ne voulais rien lire à mon sort, j'attendais; Et tous les jours levés sur moi, je les perdais. _Par ma ceinture noire à la terre arrêtée_ Ma mère était partie et tout m'avait quittée, Le monde était trop grand, trop défait trop désert _Une voix seule éteinte en changeait le concert_ Je voulais me sauver de ces dures contraintes J'avais peur de ses lois, de ses mots, de ses craintes Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids, Je me prenais tout haut à chanter mes effrois.[39] . . . . . -- Oui l'enfance est poëte. Assise ou turbulente Elle reconnaît tout empreint de plus haut lieu, L'oiseau qui jette au loin sa musique volante Lui chante une lettre de Dieu. Ma sœur, ces jours d'été nous les courrions ensemble, Je reprends sous leurs flots ta douce main qui tremble, Je t'aime du bonheur que tu tenais de moi. Et mes soleils d'alors se rallument sur toi. . . . . -- Elle n'a plus d'enfant, sa tendresse est déserte! Plus un rameau qui rit, plus une branche verte, Plus rien. Les seules

fleurs qui s'ouvrent sous ses pas Croissent où les vivants ne les dérobent pas. --

[=Fragment=]

Ces beaux enfants si fiers d'entrer dans nos orages, Rêvant leurs horizons, leurs jardins, leurs ombrages, Moi, quand je les vois rire à ce prisme trompeur Je veux rire et je _fonds en larmes dans mon cœur_[40] Et vous, n'avez-vous pas de ces pitiés profondes Qui vous percent le sein comme feraient les ondes En creusant goutte à goutte un caillou. Mille fois J'ai voulu les instruire et j'ai gardé ma voix. Que fait la chèvre errante au rocher suspendue Qui rêve et se repent de sa route perdue? Ose-t-elle effrayer, penchés sur le torrent, Les chevreaux pris aux fleurs qu'emporte le courant? Qu'irions-nous raconter à leur jeunes oreilles? Que _sert d'en soulever les couronnes vermeilles Dont il plaît au printemps d'assourdir leur raison_? Ils ont le temps, pas vrai? Tout vient dans sa saison. Oh! laissons-les aller sans gêner leur croissance. Oh! dans leur _vie à jour_[41] n'ont-ils pas l'innocence Au pied d'un nid charmant parle-t-on d'oiseleur? _Tournons-les au soleil et restons au malheur!_

[Lien avec _Foi_.[42]]

Ou plutôt suivons-les: quelle que soit la route Nous montons, j'en suis sûre, et jamais je ne doute; J'épèle, comme vous avec humilité Un mot qui contient tout, poëte: Éternité! _De chaque jour tombé mon épaule est légère, L'aile pousse et me tourne à ma nouvelle sphère_[43] A tous les biens ravis qui me disent adieu Je réponds doucement: «Va m'attendre chez Dieu!» Qu'en ferais-je après tout de ces biens que j'adore Rien que les adorer, rien que les perdre encore! J'attends. Pour ces trésors donnés, re-

pris si tôt. Mon cœur n'est pas éteint: il est monté plus haut. -- Écoliers de ce temps, troupe alerte et bruyante Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante, Le livre ouvert, parfois vos souliers pour vaisseaux Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux? -- Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr. (les parents) -- Beau jardin si rempli d'œillets et de lilas Que de le regarder on n'était jamais las. . . . . Pour atteindre un rameau de ces calmes séjours Qui souple s'avançait et s'enfuyait toujours: Que de fois suspendus aux frêles palissades Nous avons savouré leurs molles embrassades. . . . . Nous faisions les doux yeux aux roses embaumées Qui nous le rendaient bien, contentes d'être aimées! . . . . . C'était la seule porte incessamment ouverte Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte Selon que du soleil les rayons ruisselants Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants. . . . . .

[=Fragment=]

On ne saura jamais les milliers d'hirondelles Revenant sous nos toits chercher à tire d'ailes Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été _Apportant en échange un goût de liberté_. . . . . C'était vous! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées, Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées Toute libre dans l'air où coulait le soleil Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil Puis le soir on voyait d'une _femme étoilée L'abondante mamelle à vos lèvres collée_. Et partout se lisait dans ce tableau charmant _De vos jours couronnés le doux pressentiment_. De parfums, d'air sonore incessamment baisée Comment n'auriez-vous pas été poétisée? _Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs!_ Vos moindres souvenirs nagent

dans leurs couleurs Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses! Mon Dieu s'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours. -- Vois, si tu n'a pas vu, la plus petite fille S'éprendre des soucis d'une jeune famille _Éclore à la douleur par le pressentiment_ Pâlir pour sa poupée heurtée imprudemment Prier Dieu, puis sourire en berçant son idole Qu'elle croit endormie au son de sa parole: _Fière du vague instinct de sa fécondité Elle couve une autre âme à l'immortalité._ Laisse-lui ses berceaux: ta raillerie amère Éteindrait son enfant... Tu vois bien qu'elle est mère! -- Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée Toi _rentrée en mon sein_[44] -- Vos longs soleils, votre ombre, et vos vertes fraîcheurs. Où les anges riaient dans nos vierges délires Où nos fronts s'allumaient sous de chastes rougeurs. . . . . O mes amours d'enfance, ô mes chastes amours! . . . . . O vous dont les miroirs se ressemblent toujours! -- Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans l'ombre Me faisait des tableaux plus doux que le sommeil? -- La réputation commence avec la vie. . . . . Vieux, va t'asseoir paisible au banc du souvenir. -- Mes jours purs sous tes traits repassent devant moi. . . . . _Mon cœur a fait le tien, il s'y renfermera_ . . . . . _Que tes cheveux sont doux étends-les sur mes larmes_ Comme un voile doré sur un noir souvenir! . . . . . Qu'un si petit visage enferme de portraits: De tout ce que j'aimais tu m'offres quelques traits Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire Dans ton sourire errant reviennent me sourire! . . . . . Quand on me leva seule et comme trop légère... . . . . O femme aimez-vous par vos secrets de larmes, _Par vos devoirs

sans bruit où s'effeuillent vos charmes_; Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur Quand vous aurez souffert appelez-moi: ma sœur! -- Car au soleil couchant du fond de leurs familles Glissaient au rendez-vous les plus petites filles Pareilles aux ramiers que l'on se plaît à voir S'abattre et s'étaler au bord de l'abreuvoir Dans le gravier qui brille étaler leur plumage Et roucouler entre eux leur bonheur sans nuage . . . . . Et quand vient me chercher le rêve aux longues ailes -- Et je devins confuse en pesant mon devoir . . . . . .

[=Fragment=]

Nous qui portons les fruits sur la terre où nous sommes Si fortes pour aimer, nous tendres sœurs des hommes O mères, pourquoi donc les mettons-nous au jour, Ces tendres fruits volés à notre ardent amour? A peine ils sont à nous qu'on veut nous les reprendre O mères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre? A trembler sous un maître, à n'oser, par devoir, Qu'une fois tous les ans demander à nous voir, A détourner de nous leurs mémoires légères. Alors que sauront-ils? Les langues étrangères, Les vains soulèvements des peuples malheureux, Et les fléaux humains toujours armés contre eux. C'est donc beau? Mais le temps saurait les en instruire, _Candeur de mon enfant on va bien vous détruire!_ -- Dire qu'il faut ainsi se déchirer soi-même, Leur porter son enfant, seule vie où l'on s'aime, Seul miroir de ce temps où les yeux sont pleins d'or . . . . . Son enfant! ce portrait, cette âme, cette voix, Qui passe devant nous comme on fût une fois . . . . . Ses longs cheveux cendrés que je baisais toujours[45] Sans savoir que ce fût le livre de ces jours. Tu baiseras les miens si l'amour me les donne, Si tu sais où j'ai pris cette grave couronne. --

[=Fragment=]

Vous du moins Vierge blanche immobile et soumise Et seule au bord de l'eau pensivement assise, Les mains sur votre cœur et vos yeux sur mes yeux, Parlez-moi, Vierge mère, ô parlez-moi des cieux! Parlez! vous qui voyez tout ce que j'ai dans l'âme. Vous en avez pitié puisque vous êtes femme. Cet _amour des amours_ qui m'isole en ce lieu Ce fut le vôtre; eh bien, parlez-en donc à Dieu! Sans reproche, sans bruit, douce reine des mères, Cachez dans vos pardons mes révoltes amères, _Couvrez-moi de silence_, et relevez mon front Baissé sous le chagrin comme sous un affront. -- O champs paternels hérissés de charmilles Où glissent le soir des flots de jeunes filles -- Et si tendre et si mère! et si semblable à Dieu!

[39] A rapprocher comme vision terrestre de la dernière pièce des poésies posthumes.

[40][42] Ailleurs.

Mystérieux sanglot dont les pleurs sont en nous.

[41] Ailleurs.

L'enfant _dont le cœur est à jour_.

[43] Les vers suivants qu'il eût fallu ranger sous ce chef ont été maintenus ici pour ne pas dénombrer ce sublime fragment.

[44] Inès--sa fille morte.

[45] Ailleurs.

Vos lauriers m'alarmaient à l'ardeur des flambeaux Ils cachaient vos cheveux que j'avais faits si beaux!

FOI

Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux.

La prière m'offrit sa douceur imprévue. -- Et le pardon qui vint un jour de pénitence, Dans un baiser de paix redorer l'existence. --

[=Fragment=]

Et Dieu nous _unira d'éternité_. Prends garde! Fais-moi belle de joie! et quand je te regarde, Regarde-moi, jamais ne rencontre ma main Sans la presser. Cruel! on peut mourir demain, Songe donc! Crains surtout qu'en moi-même enfermée, Ne me souvenant plus que je fus trop aimée Je ne dise, pauvre âme oublieuse des cieux Pleurant sous mes deux mains, et me cachant les yeux: «_Dans tous mes souvenirs je sens couler mes larmes_; Tout ce qui fit ma joie enfermait mes douleurs; Mes jeunes amitiés sont empreintes des charmes Et des parfums mourants qui survivent aux fleurs.» -- Car j'ai là comme une prière Qui pleure pour lui nuit et jour; C'est la charité dans l'amour, Ou c'est sa parole première. Qu'elle enfermait d'âme et de foi. Sa voix jeune et si tôt parjure. J'en parle à Dieu sans son injure Pour que Dieu l'aime autant que moi. -- Puis entre Dieu qui juge et ma crainte éblouie Il étendra sa main

Ce nœud tissu par nous dans un ardent mystère Dont j'ai pris tout l'effroi, Il dira que c'est lui, si la peur me fait taire; Et s'il brûla son vol aux flammes de la terre, Je dirai que c'est moi. -- Non qu'en frappant sur moi l'éternité s'apaise -- Partout quelque oiseau chante au fond de mon sommeil Naguère quand leurs traits dans l'ombre m'ont touchée Je m'en allai vers Dieu; j'y retourne aujourd'hui Car sa main est pour tous, et je m'y sens ca-

chée. . . . . Et sous cette main qui délivre J'entrerai _comme tous_ aux cieux. Là leur or ne pourra les suivre; Moi je n'y porterai qu'un livre _Fermé maintenant à leurs yeux_. Ce livre, ce cœur plein d'orages Plein d'abîmes et plein de pleurs Déchiré dans toutes ses pages Dieu, sauveur de tous les naufrages Aura la clef de ses douleurs. --

D'où vient, sinon d'en haut cette lumière étrange _Dans les moments profonds que nous ouvre le sort_. -- Sur la terre où rien n'est durable Que d'espérer. . . . . Dites moi si dans votre monde La mémoire est calme et profonde. -- J'ai levé mes deux mains entre vous et ma crainte . . . . . Je fuyais. Mais, Seigneur! votre incessante flamme Perçait de mes détours les fragiles remparts Et dans mon cœur fermé rentrait de toutes parts. -- Quand plus rien ne s'allume aux sombres horizons Et que la lune marche à travers un long voile O Vierge! ô ma lumière! en regardant les cieux Mon cœur qui croit en vous voit rayonner vos yeux. . . . . Et tous les passagers l'un à l'autre inconnus Se regardent disant: «D'où sommes-nous venus?» -- Ne me reviendras-tu que dans l'éternité? -- La prière toujours allumant son sourire Quand l'ange gardien passe et l'aide à la mieux dire. -- Fais tant et si souvent l'aumône Qu'à ce doux travail occupé La mort te trouve et te moissonne Comme un lys pour le ciel coupé[46] -- Elle allait chantant d'une voix affaiblie Mêlant la pensée au lin qu'elle allongeait Courbée au travail comme un pommier qui plie Oubliant son corps d'où l'âme se délie . . . . . Ne passez jamais devant l'humble chapelle Sans y rafraîchir les rayons de vos yeux . . . . . Et c'est sans mourir une visite aux cieux. . . . . N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues, De tous les lointains juge-t-on la couleur? Les

voix sans écho sont les mieux entendues, Dieu tient dans ses mains les clefs qu'on croit perdues De tous les secrets lui seul sait la valeur. -- Je vais au désert plein d'eaux vives Laver les ailes de mon cœur Car je sais qu'il est d'autres rives Pour ceux qui vous cherchent, Seigneur. . . . . Vous qui comptez les cris fervents -- Lui dont les bras cloués ont brisé tant de fers[47] -- Je vous obtiens déjà puisque je vous espère _Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu_. -- _Ne dis jamais: «Personne» où l'abandon te prend_ -- Sous le toit d'aubépines Qui lui sert de palais L'oiseau chante matines Dans l'arbre pur et frais. Les enfants du village Sont ses anges élus Et les bruits du feuillage Lui sonnent l'Angélus! -- Doux Maître! nous venons sans passé, sans remords Vous prier tendrement pour nos frères les morts. Qu'ils sortent du tombeau comme nous de nos langes Doux Père! accordez-leur encor des ailes d'anges. Si pour les racheter nous n'avons pas de pleurs, Dieu des petits enfants, prenez toutes nos fleurs. -- En regardant couler nos flots Penché sur ce monde qu'il aime Jésus triste au fond de lui-même Retrouve de divins sanglots.

[46] Ailleurs:

Enfin, faites tant et si souvent l'aumône, Qu'à ce doux travail ardemment occupé Quand vous vieillirez--tout vieillit, Dieu l'ordonne Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne _Comme un lys d'argent pour la Vierge coupé_. . . . . Je l'embrasse de l'âme, et je le vois charmant . . . . . Il est beau du malheur écrit sur sa figure . . . . . Le jour où l'enfant le console Par une colombe qui vole, Dieu le sait vite, avant le soir . . . . . Dieu voilé parle en lui. Souvent ses vieux lam-

beaux M'ont paru lumineux comme si de flambeaux, Comme si de rayons d'une auréole sainte Sa tête blanchissante et paisible était ceinte.

[47] Ailleurs:

Je suis le grand souffle exhalé sur la croix Où j'ai dit: Mon Père! on m'immole, et je crois.

NATURE

Charme des blés mouvants, fleurs des grandes prairies, Tumulte harmonieux élevé des champs verts.

L'oiseau silencieux fatigué de bonheur, Le chant vague et lointain du jeune moissonneur -- Le printemps est si beau, sa chaleur embaumée Descend au fond des cœurs réveillés et surpris Une voix qui dormait, une ombre accoutumée Redemande l'amour à nos sens attendris. -- Car l'imprévoyante colombe Qui librement passait dans l'air Au trait parti comme l'éclair Tressaille, tourne, expire et tombe, Aux pieds du tranquille chasseur _Et nul ange ici-bas n'a vengé sa douceur_! -- Va. Tu n'as que le temps de deviner l'amour! (l'éphémère) Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie Et sème des anneaux de lumière et de joie. . . . . Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie De ton jour de musique et d'ivresse infinie. . . . . Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose. . . . . Tu n'as point à traîner ton cœur lourd comme un livre -- La nuit se sillonnait de songes transparents. -- Ils ne se faisaient qu'un pour être à deux toujours! . . . . . On eut dit qu'ils s'aimaient jusqu'à manquer d'haleine. Je ne les plaignais pas d'être roseaux, j'aimais. Et de ce frais hymen montait une harmonie Qui parlait! qui chantait! Triste, intime,

infinie . . . . . Souvent d'un rossignol la nocturne prière Descendait se mouiller dans leurs frissons charmants -- Viens, on dirait la nuit au fonds des bois couchée, Pas une aile d'oiseau n'éveille l'air encor. Le rossignol se tait quand la lune est cachée Hors toi, sous tes parfums, fleur brûlante et penchée La nuit enchaîne tout dans son muet accord.

Viens, les premiers lilas sous l'ombre et la verdure Soufflent au loin leur nom, leur forme, leurs couleurs La terre ne dort pas, elle ouvre sa ceinture, Son sourire invisible encense la nature Et son hymne au soleil va s'élancer des fleurs. -- Les pigeons sans lien sous leur robe de soie Mollement envolés de maison en maison, Dont le fluide essor entraînait ma raison; Les arbres, hors des murs penchant leurs têtes vertes; Jusqu'au fond des jardins les demeures ouvertes, Le rire de l'été sonnant de toutes parts... -- La lune large avant la nuit levée Comme une lampe avant l'heure éprouvée -- Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir. Tout tressaille averti de la prochaine ondée . . . . . _Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux._ -- Là-bas les ramiers blancs flottaient à longues voiles Et semblaient en plein jour de filantes étoiles -- Jeune on a tant aimé ces _parcelles de feu_.[48] (abeilles) Ces _gouttes de soleil_ dans notre azur qui brille Dansant sur le tableau lointain de la famille Visiteuses des bleds où logent tant de fleurs, _Miel qui vole_ émané des célestes chaleurs J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère... -- Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis. -- Oui la nuit à jamais, promets-la moi, je l'aime Avec ses astres blancs, ses flambeaux, ses sommeils -- Allez la mer! Allez, navire enflé de voiles La danse vous salue au fonds de vos couleurs. -- Ma mère, entendez-vous quand la lune

est levée L'oiseau qui la salue au fond de sa couvée? Ne fait-il pas rêver les arbres endormis?[49] -- Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule, Sous le cygne endormi, l'eau du lac bleu s'écoule --

Le Christ est beau, je l'aime et je joue au calvaire Où j'ai fait un jardin tout bleu de primevère -- L'orme et le tilleul versent leur ombre noire -- _Ce papillon tardif que la fraîcheur attire Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés_ -- On avait couronné la vierge moissonneuse Le village à la ville était joint par des fleurs.

[48] Vers vraiment virgiliens.]

[49] Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres.

VERLAINE.

L'AMOUR DES FLEURS

Il semble que les fleurs alimentent ma vie.

Vois dans l'eau, vois ce lys dont la tête abaissée Semble se dérober au sourire des cieux. -- Dieu couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive. -- En voyant fuir mes fleurs que n'attendait personne -- Fleur naine et bleue et triste où se cache un emblème (myosotis) Où l'absence a souvent respiré le mot: J'aime! Où l'aile d'une fée a laissé des couleurs Toi qu'on devrait nommer le colibri des fleurs . . . . . Va donc comme un œil d'ange éveiller son courage. -- _Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans couleurs_, Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs Aux pauvres fleurs baissant leurs têtes murmurantes Et qu'on prendrait de loin pour des âmes pleurantes. --

Un ruban gris qui serpentait dans l'herbe De réséda nouant l'humide gerbe -- Et votre vie à l'ombre est un divin moment -- Inclinez-vous le soir, sur les dernières larmes Qui s'épanchent sur vous du fond de mes secrets. . . . . Par les beaux clairs de lune aux lambris de ma chambre Que de bouquets mourants vous avez fait pleuvoir! . . . . . Sortis de vos plis verts où les jasmins respirent Que de songes sur moi vinrent causer le soir! -- Croyant que les fleurs ont aussi leurs familles Et savent pleurer comme les jeunes filles.

L'AMOUR DE L'EAU

Que vos ruisseaux clairs dont les bruits m'ont parlé Humectent sa voix d'un long rythme perlé...

Si son ombre a passé dans votre eau fugitive, Nymphe . . . . . Si l'image qui fuit vous devient étrangère De quoi vous plaignez-vous, nymphe sans souvenir? -- Ce ruisseau paraît calme, et pourtant il soupire, On ne sait trop s'il fuit, s'il cherche, s'il attend, Mais il est malheureux puisque mon cœur l'entend. . . . . On le dirait joyeux de caresser des fleurs . . . . . Si je pouvais chanter je ne l'entendrais pas. -- Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore. . . . . Appelant un secret qu'elle ne comprend pas . . . . . Une image nouvelle y glisse tous les jours -- Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil -- Si mon étoile brille Et trace encor mon nom dans la Scarpe d'argent. -- Viens ranimer le cœur séché de nostalgie Le

prendre et l'inonder d'une fraîche énergie. En sortant d'abreuver l'herbe de nos guérets Viens, ne fût-ce qu'une heure, abreuver mes regrets. . . . . .

[=Fragment=]

Sur toi dont l'eau rapide a délecté mes jours Et m'a fait _cette voix qui soupire toujours_.

Dans ce poignant amour que je m'efforce à rendre Dont j'ai souffert longtemps avant de le comprendre Comme d'un pâle enfant on berce le souci Ruisseau, tu me rendrais ce qui me manque ici.

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère Enlevant à son cœur quelque pensée amère Quand pour nous le donner elle cherchait là-bas Un bonheur attardé qui ne revenait pas.

Cette mère, à ta rive elle est assise encore, La voilà qui me parle, ô mémoire sonore! O mes palais natals qu'on m'a fermés souvent La voilà qui les rouvre à son heureuse enfant.

Je ressaisis sa robe, et ses mains, et son âme! Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme Non! par tout l'or du monde on ne me paîrait pas Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas! --

[=Fragment=]

Un ruisseau, frais enfant d'une source cachée Promenait sur les fleurs son humide cristal; L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée; Il y versait la vie à flot toujours égal. Harmonieux passant son mobile murmure Enchantait la nature: Un doux frémissement, quand de ses molles eaux Il mouillait les roseaux

Avertissait au loin quelque nymphe altérée Qu'un filet d'eau coulait sous les saules tremblants; Et la bergère, au soir, dans la glace épurée Venait baigner ses pieds brûlants. --

[=Fragment=]

Toi ne passe jamais à l'angle de la rue, Où notre église encor n'est pas toute apparue Sans t'arrêter au bruit qui filtre sous tes pas Pour écouter un peu ce qu'il chante tout bas. Il chante le passé, car il a vu nos pères; Il a la même voix que dans nos temps prospères! Livre tes longs cheveux au ruisselant miroir Et regarde longtemps ce que j'y voudrais voir! _Ton visage étoilé dans les cercles humides Parsemant leurs clartés de sources limpides_ Et les multipliant au fond du puits songeur Pour y porter le jour, comme ils font dans mon cœur! Alors qu'il soit béni, le salubre nuage Ayant de tous les tiens miré l'errante image! Monte sur la margelle et bois à ton plein gré Son haleine qui manque à mon sang altéré!

LE RYTHME

Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime.

Leur prestige est si doux pour un cœur attristé. (les vers) -- Cet art consolateur d'une âme déchirée. -- Pourquoi déifier vos immobiles peines? --

LE SILENCE

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie!

Voilà le souvenir au pénétrant silence; Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur. -- Un coin vert où jamais on n'entend rien gémir J'y voudrais bien aller! j'y voudrais bien dormir! S'il

vous plaît, qu'on m'y porte. Il me faut du _silence_ Un saule au doux frisson que l'air baigne et balance. . . . . .
. . . . Tant de bruits sur la terre ont étourdi mon âme! -- Béni soit le coin sombre où s'isole mon cœur! -- Cherchant de l'ombre à part afin d'oser dormir! -- Déjà son esprit prenant goût au silence.

ÉTERNITÉ

Et Dieu nous unira d'éternité...

Que je lui dise: «Viens, plus d'absence entre nous, Viens, j'expiai pour toi ton infidèle flamme» Il me reconnaîtra. Saisi d'un doux remords Il ne verra plus que mon âme, Il me trouvera belle alors. -- Et ta main, du repos marquant l'étroit espace Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place. -- Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre Des papillons légers voleront-ils sur moi? Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi? Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre? -- Et le pauvre interdit à ta porte fermée . . . . . Humble fille de la nature[50] Elle aimait la fleur sans culture Qui naît et meurt au fond des bois. Son âme brûlante et craintive Aimait l'eau mobile et plaintive. Qui répond aux plaintives voix. Comme l'impatiente abeille Quitte une rose moins vermeille Emportant dans les airs son parfum précieux Cette jeune Albertine _en silence éveillée_ Quittant avant le soir sa couronne effeuillée Vient de s'en retourner aux cieux. . . . . Pourquoi ces tendres fleurs dans leur avril écloses Tombent-elles souvent sans attendre l'été? -- On verra par mes soins, quelque feuille de lierre De son étroit asile embrasser le contour. -- Contemplez ce nuage. Hélas! il nous ressemble, Il va vite. En courant, levez parfois les yeux. N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.[51] -- Depuis

j'allai m'asseoir aux tombes délaissées, Leur tranquille silence éveillait mes pensées, Y cueillir une fleur me semblait un larcin. . . . . Autrefois... qu'il est loin le jour de son baptême Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau: Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même, Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau. . . . . Oui, je reconnaîtrai tes traits pâles, charmants, Miroirs de la piété qui marchait sur tes traces, Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces, Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements. . . . . Oui tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile Albertine! et tu sais l'autre vie avant moi. Un jour j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile, Elle a baisé mon front, et j'ai dit: «c'est donc toi!» -- Enfant, quand je pleurais, sans le voir de mes yeux D'un ange, autour de moi, je sentais la présence. . . . . Et je ne l'entends plus. J'entends toujours mon âme! Toujours elle se plaint; jamais elle ne dort: Et cette âme où passa tant de pleurs, tant de flamme, Le ciel qui la sait toute en voudra-t-il encor? -- Car on dit que longtemps encore L'âme retourne au monument, Glissant du ciel à chaque aurore Pour épier ce qu'elle adore Et que parfois c'est vainement. -- L'homme achète longtemps le bienfait de la mort. -- Et le vrai, c'est la mort!--et j'attends son secret. . . . . Oh! ce sera la vie. Oh! ce sera vous-même, Rêve, à qui ma prière a tant dit: je vous aime. Ce sera pleur par pleur et tourment par tourment Des âmes en douleurs le chaste enfantement. -- O vie! ô fleur d'orage! ô menace! ô mystère! O songe aveugle et beau! Réponds! ne sais-tu rien en passant sur la terre Que ta route au tombeau?

--«Ingrate, a dit la vie, à qui donc l'espérance, Fruit divin de ma fleur? Vous retournerez-vous vers un jour de souffrance Dans

l'éternel bonheur?

Si vous n'entendez pas tant de voix éternelles, Que sert de vous parler? Vos pieds sont las, pliez! Dieu vous mettra des ailes, Et vous pourrez voler.

De vos fronts consternés, mères inconsolables Les cyprès tomberont, Quand, pour vous emmener, messagers adorables, Vos enfants descendront.

Vos sanglots se perdront dans de longs cris de joie, Quand vous verrez la mort Bercer aux pieds de Dieu son innocente proie Comme un agneau qui dort.

La mort, qui reprend tout, sauve tout sous ses ailes; Sa nuit couve le jour, Elle délivre l'âme, et les âmes entre elles Savent que c'est l'amour!»[52] -- Un enfant plus léger, plus peureux de la terre Et qui s'en retournait habillé de mystère -- J'ai peur de voir tomber les voiles de mon âme J'ai peur qu'elle s'en aille à la porte des cieux Pleurer longtemps et nue, et devant bien des yeux. --

Mourir! on ne meurt pas quand on le pense. Une âme Prend ses ailes longtemps avant de s'envoler. -- Peut-être qu'à son insomnie Ton âme suspendue un soir De sa pénitence finie, Viendra respirer et s'asseoir Puis ouvrant doucement la porte Du séjour où Dieu la remporte Elle me dira: «Ne crains rien» _Les cieux sont grands, les morts sont bien_.

J'ai déjà tant d'âmes aimées Sous ce lugubre vêtement! Tant de guirlandes parfumées Qui pendent au froid monument, Par le souffle mortel atteintes D'où mon nom sortait plein d'amour, Et qui m'appelleront un jour!

Notre corps ne faisait plus d'ombre Comme dans ce triste univers Et notre âme n'était plus sombre: Le soleil passait au travers. -- La mort vient de fermer les plus beaux yeux du monde, Nous ne les verrons plus qu'en regardant les cieux. . . . . O beauté souveraine à travers tous les voiles.[53] _Tant que les noms aimés retourneront aux cieux_ Nous chercherons Delphine à travers les étoiles Et son doux nom de sœur humectera nos yeux. -- Tel qu'un homme hâté s'arrête de courir Et dit en lui: «C'est vrai pourtant il faut mourir.» Puis qui reprend sa route avec la tête basse Comme si d'un fardeau son épaule était lasse? Ah! c'est que des points noirs troublent un ciel vermeil Quand nos yeux éblouis ont trop vu de soleil... -- Elle entre, et bien des yeux qui paraissent fermés (la lune) Sont par des pleurs sans bruit ouverts et consumés. . . . . N'as-tu pas pour cortège un flot de jeunes âmes Mêlant à ses lueurs de vacillantes flammes . . . . . Nous avons mis leurs noms sous des touffes de roses . . . . . Merci! toi qui descends des divines montagnes Pour éclairer nos morts épars dans les campagnes Dans leur étroit jardin tu viens les regarder, Et contre l'oubli froid tu sembles les garder. . . . . Au bout de tes rayons promenés sur nos fleurs, Comme un encens amer prends un peu de mes pleurs. . . . . -- Plus loin des moissonneurs penchés sur leur faucille Devinaient et plaignaient ce poids de jeune fille _Au deuil blanc_, car pressé de vivre et de souffrir _L'homme partout s'attarde à regarder mourir_. -- Tandis que de ses yeux la mémoire infidèle S'effaçait, comme on voit aux approches du soir Par degrés se ternir les clartés d'un miroir -- Faite à souffrir Devant pour être morte, Si peu mourir. . . . . Quand l'_autre moissonneuse Forte

en tous lieux_ -- Quand la nuit descendit sur l'ardent paysage Quand tout bruit s'effaça l'astre au tendre visage Vers une croix nouvelle allongea ses fils d'or Comme un baiser de mère à son enfant qui dort. -- Le sourire défaille à la plaie incurable . . . . . Adieu sourire, adieu jusque dans l'autre vie Si l'âme, du passé n'y peut être suivie! Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir. A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir? -- Il est du moins au-dessus de la terre Un champ d'asile où monte la douleur; J'y vais puiser un peu d'eau salutaire Qui du passé rafraîchit la couleur. -- Par un rêve dont la flamme Éclairait mes yeux fermés . . . . . Viens ne crains pas leur silence Ni leurs yeux ouverts sans voir Le sommeil qui les balance N'a de vivant que l'espoir.

Sous une forme reprise Et qui nous ressemblera Avec un cri de surprise Chacun se reconnaîtra.

Quoi, c'est lui! c'est toi! c'est elle! Retentira de partout, Et l'on proclamera belle La mort vivante et debout.[54] -- Et pour gagner l'autre vie Retourne avec les mourants. -- Ah! je sens que je fus colombe En voyant vos ailes s'ouvrir (oiseaux) Et pour vous suivre par la tombe J'ai déjà moins peur de mourir. -- Oui le Pylade ailé de ta coureuse enfance Doux et muet témoin de tes ébats naïfs Qui se laissait aimer et gronder sans défense Qui savait te répondre en murmures plaintifs Ton camarade est mort. . . . . Ce qu'on aime est si triste ainsi gisant et froid . . . . . A ton beau ramier bleu tu penseras toujours -- Dans votre épreuve solitaire Ne demandez pas le bonheur. Sa semence est dans votre cœur Et n'éclora pas sur la terre -- Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes . . . . . Oui la rose a brillé sur mon riant voyage

Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage;[55] L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir Et l'étoile du soir la regardait mourir. Vers la terre déjà sa tête était penchée; _L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau_ La feuille murmurait en tombant desséchée Déjà la nuit: déjà... Le jour était si beau! --

[=Fragment=]

Venez-vous en courant dire: Préparez-vous Bientôt vous quitterez _ce que l'on croit la vie_. Celle qui vous attend seule est digne d'envie: Ah! venez dans le ciel la goûter avec nous! Ne craignez pas, venez! Dieu règne sans colère; De nos destins charmants vous aurez la moitié. Celle qui pleure, hélas! ne peut plus lui déplaire; Le méchant même a sa part de pitié. Sous sa main qu'il étend, toute plaie est fermée; Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon; Et le sillon cuisant d'une larme enflammée S'efface au souffle du pardon. Embrassez-nous! Dieu nous rappelle Nous allons devant vous, mères ne pleurez pas! -- L'amour ce ciment des âmes . . . . . Là-bas où finit la terre Rejoint la mère à l'enfant -- De tendresse et de mystère Dès qu'il eut rempli ces lieux -- Qui sait si votre enfant qui flotte dans vos larmes N'a pas au seuil de Dieu rencontré mon enfant? Qui sait si leurs mains d'ange un moment réunies N'ont pas pesé là-haut nos peines infinies Et pleurant de l'amour qu'on leur garde en ce lieu N'ont pas compté nos pleurs pour les offrir à Dieu? -- Comme si mon enfant puissante avec douceur -- Une femme pleurait des pleurs d'une autre femme Elles ont leurs secrets qu'elles plaignent toujours... Celle qui regardait reconnaissait son âme . . . . . -- Vous qui n'avez jamais parlé Dans notre monde désolé N'apprenez pas la langue austère Et les durs sanglots de la terre. Envolez-vous, mais, par

pitié, De nos pleurs portez la moitié Dans le manteau bleu de la vierge; Et nous brûlerons un beau cierge Au pied de votre blanc berceau Pour que l'arbre et son arbrisseau Revivent aux montagnes pures, Loin des autans, loin des souillures, Loin de ce monde désolé Où vous n'avez jamais parlé.[56]

[50] Épitaphe d'Albertine (page 228. _Albertine._)

[51] C'est là-haut dans le ciel qu'il me faut chercher mon père et ma mère, leurs chers visages m'apparaissent entourés d'une lumineuse auréole, ils ne sont plus de la terre, ils ne comptent plus pour mon foyer.

AURORA LEIGH.

[52] Tout le souffle du poème de Victor Hugo sur la mort de _Claire_ avec le rythme de Malherbe dans son poème sur la mort de _Rosa_.

[53] Lumière de l'âme, ô beauté!

LECONTE DE LISLE.

[54] La mort a été absorbée dans la victoire.

S. PAUL.

[55] Hæc viret angusto foliorum, tecta galero.

[56] Petite pièce si étonnamment descriptive avec son dernier vers renouvelé du premier et posant comme un doigt sur deux lèvres.

PIÈCES A LIRE[57]

(Édition Lemerre)

Pages Tomes

Les roses de Saadi 273 II _La prière perdue_ 45 I _Croyance_ 11 II _La vie et la mort du ramier_ 198 I _Les cloches et les larmes_ 267 II _Pour endormir l'enfant_ 97 III _Dormeuse_ 70 III _Le nuage et l'enfant_ 109 III _L'enfant et la foi_ 206 III _Les enfants à la communion_ 201 III _Prière des orphelins_ 262 III _Au soleil_ 204 III _Prison et printemps_ 105 II _Refuge_ 336 II _Renoncement_ 354 II _La couronne effeuillée_ 350 II

[57] En complément de cette _Étude_ et comme types brefs et concrets des principaux mouvements qui y sont spécifiés.

LA VIE ET LA MORT DU RAMIER

De la colombe au bois c'est le ramier fidèle; S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle; Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours, Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours!

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble; Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble, Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir: Ne le déliez pas! Vous les feriez mourir!

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre, Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur; Seuls, entre ciel et terre, un nid suave et sombre, Pour s'entre-aider à vivre, ou cacher leur bonheur!

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage Cette blanche moitié de la colombe aux bois, N'allez pas croire au moins que l'un d'eux soit volage: Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois!

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux, Et vous y trouverez quatre ailes détendues Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux!

DORMEUSE

Si l'enfant sommeille, Il verra l'abeille, Quand elle aura fait son miel, Danser entre terre et ciel,

Si l'enfant repose, Un ange tout rose, Que la nuit seule on peut voir, Viendra lui dire: «Bonsoir!»

Si l'enfant est sage, Sur son doux visage La Vierge se penchera, Et longtemps lui parlera,

Si mon enfant m'aime, Dieu dira lui-même: «J'aime cet enfant qui dort; Qu'on lui porte un rêve d'or!

«Fermez ses paupières, Et sur ses prières, De mes jardins pleins de fleurs, Faites glisser les couleurs.

«Ourlez-lui des langes Avec vos doigts d'anges, Et laissez sur son chevet Pleuvoir votre blanc duvet.

«Mettez-lui des ailes Comme aux tourterelles, Pour venir dans mon soleil Danser jusqu'à son réveil!

«Qu'il fasse un voyage Aux bras d'un nuage, Et laissez-le, s'il lui plaît, Boire à mes ruisseaux de lait!

«Donnez-lui la chambre De perles et d'ambre, Et qu'il partage en dormant, Nos gâteaux de diamant!

«Brodez-lui des voiles Avec mes étoiles, Pour qu'il navigue en bateau Sur mon lac d'azur et d'eau!

«Que la lune éclaire L'eau pour lui plus claire, Et qu'il prenne au lac changeant Mes plus fins poissons d'argent!

«Mais je veux qu'il dorme Et qu'il se conforme Au silence des oiseaux Dans leurs maisons de roseaux!

«Car si l'enfant pleure, On entendra l'heure Tinter partout qu'un enfant A fait ce que Dieu défend!

«L'écho de la rue Au bruit accourue, Quand l'heure aura soupiré, Dira: «L'enfant a pleuré!»

«Et sa tendre mère, Dans sa nuit amère, Pour son ingrat nourrisson Ne saura plus de chanson!

«S'il brame, s'il crie, Par l'aube en furie Ce cher agneau révolté Sera peut-être emporté!

«Un si petit être Par le toit, peut-être, Tout en criant, s'en ira, Et jamais ne reviendra!

«Qu'il rôde en ce monde, Sans qu'on lui réponde! Jamais l'enfant que je dis, Ne verra mon paradis!

«Oui! mais s'il est sage Sur son doux visage La Vierge se penchera, Et longtemps lui parlera.»

RENONCEMENT

Pardonnez-moi, Seigneur, mon visage attristé, Vous qui l'aviez formé de sourire et de charmes; Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes, Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être. Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs; Ils vous sont tous rendus, cher au-

teur de mon être, Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant; le sel est pour la femme: Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours, Seigneur! quand tout ce sel aura lavé mon âme, Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours!

Tous mes étonnements sont finis sur la terre, Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir Pour atteindre à ses fruits protégés de mystère Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur! soyez tendre au moins à d'autres mères, Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous! Baptisez leurs enfants de nos larmes amères, Et relevez les miens tombés à vos genoux!

LA COURONNE EFFEUILLÉE

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée Au jardin de mon père où revit toute fleur; J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée: Mon père a des secrets pour vaincre sa douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes: «Regardez, j'ai souffert...» Il me regardera, Et, sous mes jours changés, sous ma pâleur sans charmes, Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira: «C'est donc vous, chère âme désolée, La terre manque-t-elle à vos pas égarés? Chère âme, je suis Dieu: ne soyez plus troublée; Voici votre maison, voici mon cœur, entrez!...»

O clémence! ô douceur! ô saint refuge! ô Père! Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu! Je vous obtiens déjà puisque je vous espère Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle; Ce crime de la terre au ciel est pardonné. Vous ne maudirez pas votre enfant in-

fidèle, Non d’avoir rien vendu, mais d’avoir tout donné!

ERRATA

Pages Au lieu de: Lisez:

51 _souvent_ pleines d’envol _parfois_ pleines d’envol 62 _le froid_ _ton poids_ 68 _complot_ _sanglot_ 71 préférais préfé_-re_rais 72 [note 23] Gaut_h_ier Gautier 99 pour quoi pourquoi 153 prend_s_ prend 186 C’est vrai C’est vrai _pourtant_

TABLE

Avant-propos 1 Prologue 11

III 43 - IV 53

Appendice 81 Essai de classification 89 Pièces à lire 193

IMPRIMERIE G. RICHARD 5, RUE DE LA PERLE, PARIS

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/65969. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.